



Experientia

Un Programme pour réfléchir et partager

Tome Premier

Unités 1 à 5

OCSO

Projet approuvé par le Chapitre Général de 2017

Contenu

Tome Premier

1. Introduction
2. Le chemin parcouru
3. Le désir libéré des désirs
4. *Imago Dei* : la personne humaine créée à l'image de Dieu
5. *Schola Dilectionis* : le monastère, école de l'amour.

Tome Deux

6. Générativité
7. Prière
8. Dépouillement
9. L'énergie de l'espérance
10. La tradition cistercienne.

Le logo d'*Experientia* a été conçu par Mère Giovanna Garbelli (Matutum).

PREMIÈRE UNITÉ

Introduction

AVANT-PROPOS



Dom Eamon Fitzgerald
Abbé Général

Une chose que j'apprécie particulièrement dans ce programme est la manière dont il a vu le jour. J'ai été en effet le spectateur intéressé et le témoin de sa genèse, depuis le Chapitre Général de 2014. Et pour moi, il ressemble trait pour trait à la parabole de la graine de moutarde de l'Évangile.

Lors de la réunion de la Commission Centrale à la fin du Chapitre Général de 2014, Sœur Marie Mouris du Val d'Igny a été élue comme Secrétaire Centrale pour la Formation. Sa première tâche était de s'informer de ce qui avait été dit lors du Chapitre au sujet de la formation, ainsi que des besoins des communautés dans ce domaine. Pour avoir des données de première-main, elle a écrit aux abbés et abbesses de l'Ordre, afin de s'enquérir de leurs besoins et désirs, et leur demander s'ils pouvaient proposer des membres de leurs maisons disponibles et disposés à aider les communautés dans le besoin. Parmi les réponses figurait une suggestion en faveur d'une lettre circulaire, qui pourrait être diffusée pour partager les informations sur ce qui se fait, tant dans les Régions que dans les communautés, en matière de formation : sessions, cours, ou autres séminaires. La suggestion a été aussitôt suivie d'effet, et la *Newsletter* circule maintenant régulièrement entre les secrétaires à la formation dans l'Ordre et plus largement. Cette initiative est très appréciée. Elle permet un partage d'informations, stimule la réflexion, et encourage la communication ainsi que les relations entre les secrétaires, tout en promouvant la collaboration entre eux.

Sœur Marie écoute ; elle pense également. Au cours de l'année 2015, elle a demandé : « Comment pouvons-nous faire réfléchir les Régions sur l'intuition qui s'est exprimée au cours du Chapitre Général de 2014 au sujet de la formation ? » L'intuition à laquelle elle faisait allusion, s'était exprimée sous forme de question émise par l'un des Capitulants : « Comment pouvons-nous promouvoir une formation mystique intégrale ? » Sœur Marie est alors parvenue à convaincre 7 abbés ou abbesses d'écrire sur ce thème à partir de leur expérience, et de ce travail est sorti un petit recueil qui a été chaleureusement accueilli.

Notre Programme de formation (*Ratio Institutionis*) parle de la communauté en tant que « formatrice ». Cette affirmation, alliée à la conviction personnelle de Sœur Marie, ainsi qu'à l'expérience de certaines Réunions régionales, a conduit à penser qu'il serait bon de concevoir une proposition simple pour la formation continue des frères et des sœurs de tous âges. Cela nous donnerait l'occasion de revenir ensemble à nos racines cisterciennes, d'approfondir notre identité et d'encourager l'étude individuelle et la *lectio*.

Lors de sa réunion en 2016, la Commission Centrale a encouragé cette idée lors de la discussion sur le rapport de Sœur Marie, et lui a conseillé de chercher une personne ayant la compétence et l'expérience nécessaires pour superviser un tel projet. La Commission a suggéré Père Michael Casey de Tarrawarra pour ce rôle, et celui-ci a généreusement accepté. Un groupe a été formé, travaillant sous sa conduite, et ensemble, ils ont élaboré le programme. Sœur Marie en a exposé avec un certain détail le contenu ainsi que la méthode au Chapitre Général de 2017. Les Capitulants ont alors voté leur soutien et leur encouragement en faveur du programme, comme méritant d'être présenté aux communautés de l'Ordre.

L'intitulé du programme est *Experientia*. Il vise à permettre aux moines et moniales d'aujourd'hui de réfléchir sur leur expérience de la vie monastique et de confronter ensuite cette expérience avec des textes choisis dans la tradition cistercienne et monastique. De cette manière, la longue expérience distillée par notre tradition pourra éclairer notre expérience actuelle et nous prodiguer encouragement, motivation, et orientation dans notre manière de vivre la grâce cistercienne dans le monde contemporain. Neuf champs de l'expérience ont été définis, qui correspondent à des aspects importants de la vie humaine et monastique. En voici quelques-uns : « le chemin parcouru », « le désir libéré des désirs », « la communauté », « la prière », ou encore « le dépouillement ». Comme le suggèrent clairement ces titres, ce programme ne concerne pas seulement les moines et moniales les plus doués pour l'étude, les universitaires, ou les intellectuels parmi nous, mais il est conçu pour les moines et moniales ordinaires. Au fond, le programme vise tout simplement à encourager la réflexion sur le vécu humain authentique, et se demander comment le vivre bien, comme moines et moniales qui appartiennent à cette tradition particulière de vie évangélique, qui s'exprime dans la Règle de saint Benoît et dans la tradition cistercienne.

Je voudrais ici exprimer ma gratitude à Père Michael et aux membres du groupe qui a élaboré le programme, ainsi qu'à ceux qui ont un rôle à jouer dans sa mise en œuvre. C'est un projet à l'échelle de l'Ordre, tant dans sa conception que dans sa mise en œuvre. Il est un fruit de la simplicité, sans prétention. Il est né d'un esprit à l'écoute et attentif, et il est nourri par l'amour de notre charisme cistercien, vécu dans toute sa diversité de par le monde, ainsi que par l'intelligence, la clarté de son propos et la compétence. Je le recommande chaleureusement à toutes les communautés de l'Ordre. Puisse *Experientia* trouver hospitalité dans nos monastères, non pas seulement comme un ajout à nos bibliothèques et nos archives, mais comme un instrument du bon travail, qui nous permettra de vivre nos vies dans le monde d'aujourd'hui avec sérénité et ardeur, dans la communion d'amour du Christ. Puisse-t-il nous conduire ensemble à la vie éternelle !¹

¹ Traduction : Père Godefroy Raguenet de St Albin (Aiguebelle).

INTRODUCTION



Père Michael Casey (Tarrowarra)

Date de naissance : 27 juin 1942

Date d'entrée : 2 février 1960

Email : experientia.editor@gmail.com

Ce programme a été conçu comme un outil pour la formation continue dans les monastères de moines et moniales de l'Ordre cistercien de la Stricte Observance. Comme le dit son titre, le point central du programme est l'expérience monastique particulière de chaque personne ; il nous invite, tous, à lire « le livre de l'expérience ».

Les objectifs principaux sont les suivants :

1. Vous aider à réfléchir sur votre propre expérience monastique et trouver des mots qui expriment ce que vous avez vécu durant votre cheminement monastique.
2. Compiler des éléments d'une autobiographie monastique simple, pour vous permettre d'y réfléchir par la suite, et de l'étendre.
3. Écouter, dans les textes de notre tradition cistercienne, des échos à votre propre expérience.
4. Découvrir des affinités entre ce que vous avez vécu et l'expérience d'autres membres de l'Ordre, en particulier ceux d'autres cultures.
5. Vous permettre d'avoir assez de confiance pour partager quelques-unes de vos expériences avec des membres de votre communauté ou avec d'autres moines et moniales de l'Ordre.

Ce programme est aussi conçu pour que chaque communauté – et dans une certaine mesure, chaque personne – puisse adapter son contenu à sa situation particulière.

LE LIVRE DE L'EXPÉRIENCE

Pour conserver le souvenir de vos réflexions personnelles, il est suggéré de les écrire à la main, dans un cahier spécial, plutôt que de les taper sur un ordinateur. L'important n'est pas de produire quelque chose que les autres pourront lire, comme un blog, mais de tenir un journal personnel pour stimuler votre réflexion personnelle, et garder une trace de la manière dont votre pensée a évolué. Cette écriture réflexive ralentit le processus et permet à certains thèmes latents

de vos pensées de se manifester. C'est une forme de *meditatio*. Puisque personne d'autre ne va lire ce que vous avez écrit, vous pouvez être totalement sincère. Il n'y a aucune raison de censurer ce que sont vos sentiments du moment. Il n'y a pas non plus besoin de rechercher une quelconque excellence littéraire. Une telle manière d'écrire peut être une école de connaissance de soi, et, ultimement, une école de sagesse.

En plus des réponses aux questions posées, vous pourrez avoir plaisir à écrire d'autres extraits du matériau fourni par le programme, en particulier lorsqu'il est similaire avec votre propre expérience ou complète ce que vous avez écrit. Et il se peut que, pendant le temps où vous êtes engagés dans cette réflexion, vous trouviez un écho de vos pensées dans la Liturgie des Heures, dans les textes que vous utilisez pour votre *lectio divina*, ou d'autres lectures. Cela pourra aussi être joint au cahier de vos trésors personnels.

MÉTHODE

Le programme est divisé en 10 Unités. Nous avons pensé au départ allouer un mois à chaque Unité, mais, après discussion au Chapitre Général, il a été décidé de concevoir un programme souple, laissant chaque communauté adopter son propre rythme.

1. Introduction
2. Le chemin parcouru
3. Le désir libéré des désirs
4. *Imago Dei* : la personne humaine créée à l'image de Dieu
5. *Schola Dilectionis* : le monastère, école de l'amour
6. Générativité
7. Prière
8. Dépouillement
9. L'énergie de l'espérance
10. La tradition cistercienne

Après l'Unité d'introduction qui diffère, chaque Unité sera structurée sur le même modèle :

1. Une brève introduction qui donne un aperçu général du matériel à parcourir.
2. Une série de 7 questions pour la réflexion personnelle. Pour certains il sera souhaitable de considérer une réflexion par jour pendant une semaine. Pour d'autres, il sera plus profitable de se concentrer sur une ou deux questions qui stimulent la réflexion. Ce n'est pas un examen ! il n'est pas nécessaire de répondre aux questions dans l'ordre, mais les différentes questions peuvent être utilisées pour élargir le champ de la réflexion. Il n'y a pas de réponses « bonnes » ou « mauvaises ».
3. Le texte cistercien étudié (cf. le point suivant) est précédé par une introduction de 1000 mots écrite par un membre de l'Ordre, destinée à aider à faire le lien avec votre propre expérience et notre tradition. Comme il y aura une cinquantaine de contributeurs à ce programme, il est peu probable que vous serez pleinement en accord avec tous. Il vous est simplement suggéré d'écouter ce qu'ils disent, méditant ces échos de l'expérience monastique dans la diversité du masculin et du féminin, des générations, des continents et des cultures.
4. Un sermon ou un autre texte de longueur comparable de l'un de nos auteurs cisterciens du 12^e ou du 13^e siècle.
5. Sept brèves citations qui servent à compléter, clarifier, ou établir un parallèle avec l'une ou l'autre partie du texte.

6. Quatre réflexions de 250 mots rédigées par différents membres de l'Ordre, qui répondent au texte à la lumière de leur propre expérience.
7. Une invitation à écrire une brève synthèse personnelle sur ce que vous avez découvert en travaillant cette Unité. Cela vise votre propre enrichissement personnel. Certains pourront trouver utile d'en faire la base d'un partage, que ce soit au sein de leur propre communauté ou avec d'autres membres de l'Ordre.

PRENDRE DU TEMPS

Pour que le programme porte du fruit, il sera nécessaire pour chaque moine ou moniale d'investir un certain temps pour une lecture attentive et la réflexion. Il ne s'agit pas de parvenir à terminer au plus vite chaque partie du programme, afin de pouvoir passer à d'autres tâches supposées plus importantes. La manière idéale de tirer profit du programme n'est pas seulement de lui consacrer un certain temps, mais plutôt de vivre en portant les questions au long du jour, y réfléchissant en profondeur, leur permettant de devenir la toile de fond et le contexte de notre *lectio*, de notre prière, de la liturgie. Comme nous le savons tous par expérience, les intuitions peuvent survenir alors que nous sommes occupés à autre chose : au travail, en intervalle, et même au repos. Le fait de partager avec d'autres vos expériences et vos souvenirs peut aider à les intégrer comme des composantes de votre propre image de vous-mêmes. Il est probable que, en vieillissant, nous trouverons que notre interprétation de nombreux événements change, et cela peut aussi compter dans notre quête de la sagesse.

À la fin de chaque Unité, chacun sera invité à envoyer une brève réflexion (250 mots environ) à l'Éditeur en chef, chacun dans sa propre langue. Ces réflexions seront rassemblées à la fin de chacun des deux ensembles de 5 Unités et seront rendues accessibles aux membres de l'Ordre.

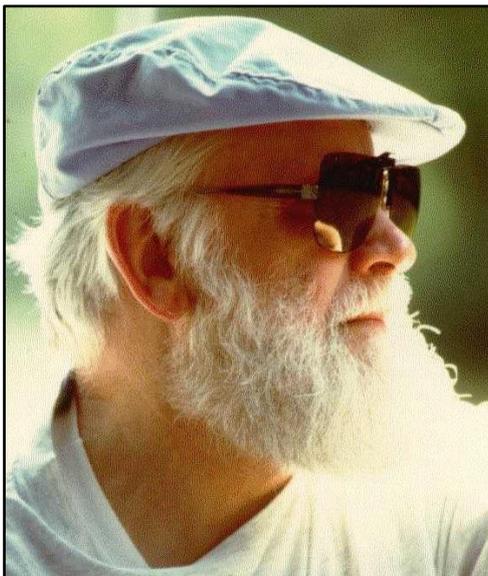
Si le programme se passe bien, il devrait avoir un double impact sur chacun d'entre nous. Nous deviendrons plus conscients de la singularité de notre cheminement spirituel, mais aussi, nous serons bien étonnés de voir combien se ressemblent nos expériences et celles des autres moines et moniales qui vivent dans des contextes extérieurs très différents du nôtre. Au cours du programme nous rencontrerons quelques 50 moines et moniales du monde entier. Le but de la Charte de Charité sera ainsi en quelque manière actualisé : que les moines et moniales des diverses régions du monde, bien que séparés de corps, puissent être indissolublement unis par l'esprit.

LA FORME DE LA PREMIÈRE UNITÉ

Cette Unité d'introduction est différente de celles qui suivront. Elle est composée de deux essais. Le premier, rédigé par D. Armand Veilleux, envisage quelle pourrait être la forme d'existence de notre Ordre dans l'avenir, en proposant une histoire-fiction du monachisme de la première moitié du 21^e siècle. Le second, rédigé par D. Bernardo Bonowitz, expose la manière dont les premiers cisterciens envisageaient le domaine de l'expérience. Ce que font ces deux essais c'est nous inviter à regarder à la fois en avant et en arrière. Par cette double démarche, nous pouvons espérer regarder notre situation présente avec plus de clarté. Après chaque essai, sont proposées quelques questions simples qui vous invitent à réfléchir sur ces contributions à partir de votre propre expérience, et d'écrire une brève réponse.²

² Traduction : Père Godefroy Raguenet de St Albin (Aiguebelle).

BRÈVE HISTOIRE DE L'AVENIR DU MONACHISME



Dom Armand Veilleux (Scourmont)

Date de naissance : 1937

Date d'entrée : 1955

Email : A.Veilleux@chimay.com

Abbaye du Mont du Secours : 9 novembre 2057

Le monachisme a connu des développements quelque peu surprenants et souvent inattendus durant la première moitié du 21^e siècle. Tout comme au cours des deux millénaires précédents, son évolution fut profondément marquée par l'évolution de la société et de l'Église, et il laissa lui-même sa propre marque sur cette évolution.

À la fin du premier demi-siècle du troisième millénaire, nous sommes en présence d'un grand nombre de petites communautés, ne comprenant souvent guère qu'une dizaine de moines ou de moniales. Ce sont, en général, des personnes dotées d'une forte personnalité ancrée dans une relation personnelle avec le Christ. Au sein de chaque communauté, une intense communion fraternelle les unit, sans qu'elles fassent nécessairement beaucoup de choses ensemble. On y vit une profonde solitude qui n'est pas isolement, ni absence de relation, mais qualité de relations choisies.

Ayant développé entre elles et avec leur environnement de nombreuses formes de synergie, ces communautés vivent sobrement, sans grandes propriétés matérielles. Habitant souvent dans des locaux loués, elles gagnent leur vie par d'humbles travaux, soit comme indépendants, soit comme salariés. Ces communautés monastiques sont reliées par toutes sortes de passerelles à d'autres types de cellules ecclésiales ou à d'autres formes de vie communautaire – civiles ou religieuses.

Que s'est-il passé pour qu'on en arrive là ? – Tout d'abord, même s'il semble inutile de le dire, le monde et l'Église ont connu des changements radicaux au début de cette période. En Occident, un certain rêve de démocratie que des gouvernements totalitaires n'avaient pas réussi à abattre s'est graduellement éteint dans un virement général vers la droite et une série de coups d'états dits constitutionnels. Une nouvelle forme de relation sociale appelée « troisième voie » par des pontifes visionnaires du début du millénaire s'est alors développée. L'Église, qui durant une longue partie des deux millénaires précédents avait exercé son autorité à travers une structure sociale liée aux régimes politiques a été fortement secouée. Forte de la présence indéfectible du Christ, et même si sa structure sociale (appelée autrefois « chrétienté ») s'est écroulée, elle s'est réinventée dans une vaste communion sous la forme de communautés de communautés. Aux pontifes (constructeurs de ponts) de jadis ont succédé de grands constructeurs de passerelles.

La croissance étonnante du monachisme au cours du deuxième millénaire était largement due à son insertion dans cette structure ecclésiale, surtout depuis la réforme dite grégorienne du 11^{ème} et 12^{ème} siècle. Dans les bouleversements du début de la présente période, il a failli disparaître. De fait, de nombreuses communautés et congrégations monastiques dont l'expansion numérique et géographique avaient fait la gloire de cette Église ont disparu. Pour le dire dans les mots d'un pontife visionnaire du début de cette période, ces groupements avaient privilégié l'*espace* – ou les espaces de pouvoir – au *temps*. D'autres ont non seulement survécu mais connu une vitalité nouvelle, voyant dans leur fragilité et leur précarité une grâce et un appel à faire confiance au processus du *temps* pour se laisser transformer en une nouvelle incarnation de leur charisme. Elles sont devenues, dans la nouvelle configuration ecclésiale, des îlots d'intériorité, de communion, d'ouverture et de joie – recevant la vie de tous les autres éléments de cette vaste constellation, aussi bien que la donnant. Elles vivent une intériorité projetée vers toutes les périphéries.

Comment se vit, au sein de ces communautés, la solitude si essentielle à la vie monastique ? Elle se vit d'abord dans la fine pointe du cœur où chaque personne est sans cesse engendrée dans un dialogue où elle reçoit de Dieu son nom propre. C'est ce que les anciens appelaient la prière continuelle, forme monastique par excellence de la prière. Cette solitude se vit ensuite dans toutes les morts à soi-même que sont les nombreuses décisions quotidiennes où l'on doit choisir – seul devant Dieu – d'être fidèle à l'appel du Christ. C'est ce qu'on appelle la conversion continuelle. Elle se vit aussi dans l'acceptation de toutes les exigences concrètes provenant de l'engagement à vivre l'Évangile avec d'autres sous une règle commune. C'est l'obéissance. En tout cela rien ne distingue les moines et les moniales de notre période de ceux des millénaires antérieurs.

La solitude n'est ni chrétienne, ni même réelle, si elle n'est pas l'autre face de la communion. Et là, il y a nouveauté. Dans l'ordre spirituel, tout autant que dans l'ordre matériel, les institutions qui ont opté pour vivre en totale autarcie ont disparu. Celles qui ont choisi une autarcie partielle ont pu continuer de vivre. Se sont épanouies, souvent dans une grande fragilité joyeusement embrassée, celles qui ont choisie de vivre en synergie. Synergie au sein des communautés monastiques, entre les communautés au sein des congrégations monastiques, avec les autres cellules ecclésiales et avec la société civile environnante. La synergie, comme toute relation interpersonnelle, exige que chacun respecte sa propre identité et celle de tous les autres. La communauté de Tibhirine, au début de cette période, en a été un bel exemple.

Comment se fait la formation au sein de ces cellules monastiques. Elle exige que chaque candidat ait une personnalité bien marquée et une très nette identité spirituelle. Le rôle des « formateurs » (pour utiliser une expression traditionnelle mais peu adéquate) est précisément d'aider à l'épanouissement de cette identité. Une communauté n'est pas faite de l'addition d'individus mais de la communion entre des personnes. Les nouveaux venus sont aidés à devenir de plus en plus eux-mêmes, dans leur personnalité reçue de Dieu, tout en entrant de plus en plus profondément en communion avec leurs frères ou leurs sœurs, au sein de leur communauté, mais aussi avec l'Église, le monde et tout le cosmos.

L'étude des grands maîtres du passé et des ouvrages anciens est certes nécessaire, pour s'insérer dans une tradition vivante, mais elle ne suffit pas. Les groupes qui s'y sont limités ont formé des camps de réfugiés spirituels, qui sont par la suite disparus. Les communautés vivantes sont celles qui se sont soucié, à travers un regard sur le passé, de relier cette longue tradition à la tradition vivante de la communauté ecclésiale d'aujourd'hui, elle-même tournée vers le monde auquel elle a été envoyée comme porteuse d'un Message.

Le Christ a promis d'être présent à son Église jusqu'à la fin des temps. La vie monastique peut compter sur cette promesse dans la mesure où elle vit en syntonie avec l'Église de son temps.

RÉFLEXION

1. Écrivez trois points de cet essai qui vous semblent plus particulièrement important à considérer.
2. Comment cette approche générale rejoint-elle votre expérience de la vie monastique ?
3. Y a-t-il des points que vous aimeriez ajouter à cette présentation ?
4. Y a-t-il des points sur lesquels vous avez une conception différente ?



L'APPROCHE CISTERCIENNE DE L'EXPÉRIENCE



Dom Bernardo Bonowitz (Abbé de Novo Mundo)

Date de naissance : 30 avril 1949

Date d'entrée : 8 septembre 1982

Email : mosteirotrapista@gmail.com

Pour les Pères cisterciens, l'expérience religieuse n'est pas le but de la vie spirituelle, en particulier les expériences singulières, que l'on appelle parfois « expériences mystiques ».³ Le but de la vie spirituelle est le plein accomplissement dans une vie humaine du plan divin de salut, tel que l'exprime saint Paul :

Car ceux que d'avance il a discernés, il les a aussi prédestinés à reproduire l'image de son Fils, afin qu'il soit l'aîné d'une multitude de frères ; et ceux qu'il a prédestinés, il les a aussi appelés ; ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés ; ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés (Romains 8, 29-30 BJ).

Nous découvrons l'Amour de Dieu en nous, qui travaille à réaliser ce plan : nous nous y éveillons, nous nous y ouvrons, nous essayons de collaborer avec lui, et nous sommes mus par un amour pour Dieu qui fait écho et répond à l'amour que Dieu a pour nous. C'est là notre expérience fondamentale, celle d'être affectés par l'Amour de Dieu et de désirer aimer en retour (*redamare*). Dans cette expérience il y a toujours cette conscience que « c'est Dieu qui, le premier, nous a aimés » (1Jn 4,19 ; un verset constamment cité par nos Pères cisterciens).

Comme la vie spirituelle concerne, avant tout, l'accomplissement du plan de Dieu, les métaphores utilisées pour décrire ce processus, en particulier celles qui sont empruntées au Cantique des Cantiques, (les « trois baisers » dans les SCt 1-8 de Bernard, par exemple) ne doivent pas être interprétés d'abord au plan subjectif et émotionnel, mais au plan théologique, comme se référant à l'Histoire du salut qui s'accomplit dans l'Église et en chacun de nous. Les

³ L'expression anglaise « peak experience » que l'on pourrait traduire « expérience extra-ordinaire » renvoie à l'idée de sommet, de pic, de maximum, tout en suggérant une durée limitée.

célèbres représentations de saint Bernard en extase ne traduisent pas véritablement le sens de ses textes.

Les Pères cisterciens étaient particulièrement attentifs et intéressés à la nature organique et dynamique de cet accomplissement de notre salut. Tous ont élaboré des schémas progressifs pour décrire ce processus. L'un des meilleurs exemples de ces schémas se trouve dans les Sermons de Bernard sur le Cantique des Cantiques, lorsqu'il parle des trois baisers et des trois onctions. Les trois baisers décrivent l'action transformante de Dieu accomplie dans le Christ selon trois grandes étapes :

- 1) Le pardon de Dieu et la réconciliation du pécheur, où la miséricorde de Dieu triomphe de sa justice.
- 2) Le renouvellement par Dieu des pécheurs pardonnés dans la sainteté de vie, qui leur permet de recouvrer leur véritable humanité.
- 3) Le don divin du Saint-Esprit à l'intellect et au cœur restaurés de l'homme, qui lui donnent d'avoir part à – et d'agir à partir de – la Sagesse de Dieu et son Amour.

Les trois onctions, d'un autre côté, se concentrent sur la résonance expérientielle et sur la réponse à ce qui est accompli par Dieu dans ces trois phases.

- 1) Un sentiment de crainte et un trouble intérieur, provoqués par la conscience de nos péchés et du châtiment qu'ils méritent, qui cèdent la place à la componction et à la joie d'être pardonnés.
- 2) Un esprit habituel d'action de grâce et de louange pour la nouvelle création que Dieu réalise en nous gracieusement.
- 3) Un « demeurer » habituel dans l'Amour, et son jaillissement en nous (cet Amour que nous avons reçu dans le don de l'Esprit), dirigé à la fois vers Dieu et vers son Église.

Dans cette évolution, le mouvement est toujours orienté vers l'union croissante entre Dieu qui sauve et la personne qui est sauvée. La plénitude de cette union dans la vie présente est « l'unité d'Esprit », dans laquelle la personne humaine, continuellement sous la mouvance du Saint Esprit, accueille et s'approprie ses inspirations, et où la vie individuelle devient un consentir permanent et une mise en acte de ce qui a été reçu, dans une vie qui est simultanément totale obéissance et totale liberté. Ici, la distance entre le salut divin et l'expérience humaine de ce salut est presque totalement comblée.

L'une des intuitions les plus intéressantes des Pères cisterciens est le fait que l'expérience de Dieu ne se passe jamais de manière isolée, mais qu'elle est toujours reliée à une expérience de soi, à une expérience du prochain et à une expérience de la communauté. L'expérience de soi est typiquement décrite comme « connaissance de soi ». Deux effets, apparemment opposés, caractérisent l'ouverture d'une vie à l'action de Dieu : l'humilité et la dignité. Lorsque nous nous rendons accessibles à Dieu, nous nous sentons peu à peu délogés du centre de l'univers (l'univers en général et notre propre univers), nous « diminuons ». Nous devenons progressivement plus petits, et moins importants. Dans le même temps nous grandissons dans l'expérience d'être créés à l'image et ressemblance de Dieu : dotés de liberté et de raison, chargés de gouverner la création de Dieu, ouverts à la transcendance. Il y a une humilité propre à cette dignité qui réconcilie les opposés : la reconnaissance que notre humanité n'est pas une réalité autonome, autarcique ; mais qu'elle provient et dépend de notre relation à Dieu. Hors de cette relation toujours nouvelle, de cette constante étreinte, notre humanité est impensable. C'est là un des thèmes chers à Merton.

L'humilité qui résulte de notre exposition à Dieu conduit à la découverte la plus significative que l'on puisse concevoir quant à notre prochain : celle de sa proximité, et celle de notre égalité. Avant d'avoir fait l'expérience de nous-même dans notre petitesse, nous avons fait tout notre possible pour nous distancer et nous distinguer de notre voisin ; nous avons dénié, refusé l'idée que nous sommes partenaires, liés au reste de l'humanité par une même nature (*socii naturae humanae*). La découverte de notre ressemblance avec nos frères et sœurs conduit à l'expérience d'une communion avec les autres hommes. Nous pouvons dire en adaptant le texte de l'Épître aux Hébreux qu'ils sont « semblables à nous en toutes choses y compris le péché, et *particulièrement* par le péché ». Commencée dans une communion dans l'abaissement d'une nature humaine déchue, cette expérience d'union avec les autres, en particulier dans le contexte de la communauté monastique, vient à s'épanouir comme communion de grâce et finalement comme communion de gloire (Baudouin de Ford).

L'humilité et la charité fraternelle qui résultent d'une vie en présence de Dieu s'accomplissent dans notre retour à Dieu lui-même. L'humilité crée un œil capable de nous voir tels que nous sommes ; la charité et sa mise en acte, purifient cet œil et rendent notre vue peu à peu moins déformante. Il y a un degré décisif de clarté et de pureté qui, lorsqu'il est atteint, permet à Dieu d'élever les personnes dans le mystère divin et les rend ainsi capables de « voir » Dieu. Nous parlons ici d'expériences extraordinaires que l'on qualifie généralement de mystiques. Selon saint Bernard, elles sont rares, elles sont brèves, et résultent toujours d'une pure initiative divine. Il n'y a pas de degré d'excellence ascétique ou morale ou fraternelle qui puisse jamais « acquérir » le droit à une telle expérience.

Ainsi, de la même façon que, pour les cisterciens, « l'impression » de Dieu est indispensable pour faire l'expérience d'une authentique connaissance de soi, de même cette connaissance de soi jointe à la connaissance aimante de notre prochain est indispensable pour la connaissance expérientielle de Dieu.

C'est une chose importante à souligner que l'expérience de Dieu n'est pas seulement, et peut-être pas principalement quelque chose qui se passe dans la vie des individus, mais elle se passe aussi dans la vie d'une communauté. Pour des auteurs comme Baudouin de Ford, une communauté cistercienne n'est pas un vague rassemblement de personnes, qui auraient chacune leur expérience particulière de Dieu. L'Esprit Saint est versé sur la communauté comme telle, plutôt que sur une série de personnes. Quel que soit le don imparti à un membre, il l'est avec le dessein d'être communiqué aux autres membres. Ce mouvement circulaire continu est facilité par l'infusion de la charité qui est une part inhérente de tout don accordé. Il faut dire ici que, pour Baudouin, cette communion totale des dons entre les frères et sœurs – y compris ceux que l'on pourrait considérer comme dons strictement personnels – appartient à la nature même de l'expérience de Dieu.

Enfin, il convient de dire un mot de l'expérience de Dieu de l'abbé. La *Prière Pastorale* d'Aelred est toute entière constituée par la description de l'action purificatrice et rénovatrice du « regard » de Dieu sur un abbé en train de devenir un véritable abbé. Apparaît ainsi combien le fait d'être « re-gardé » de la sorte génère une expérience stable chez l'abbé, non seulement pour tenir la place du Christ dans le monastère, mais aussi pour expérimenter les propres sentiments du Christ pour les membres de la communauté. Bernard, pour sa part, dit quelque chose de similaire quand il décrit les effets du troisième baiser, celui de l'Esprit Saint : quiconque a été embrassé de la sorte, est établi épouse et mère, et expérimente de façon stable

l'obligation, le désir, et la capacité de nourrir et de conduire vers leur maturité les personnes qui ont été confiées à ses soins.

RÉFLEXION

5. Ecrivez trois points de cet essai qui vous semblent plus particulièrement important à considérer.
6. Comment cette approche générale rejoint-elle votre expérience de la vie monastique ?
7. Y a-t-il des points que vous aimeriez ajouter à cette présentation ?
8. Y a-t-il des points sur lesquels vous avez une conception différente ?⁴

QUELQUES LECTURES POUR APPROFONDIR

Bernardo Bonowitz, "The Role of Experience in the Spiritual Life," *Analecta cisterciensia* 46 (1990), pp. 321-325.

Emmanuel Falque, *Le livre de l'expérience d'Anselme de Cantorbéry à Bernard de Clairvaux*, Paris : Cerf, 2017. On peut voir une présentation du livre, par Alexandre Etaix, dans *Collectanea Cisterciensia* 80 (2018) 187-196.



Groupe de travail *Experientia* :
D. Guillaume, S. Marie, S. Maria Francesca, F. Cassian, P. Michael, P. Mauricio

⁴ Traduction : Père Godefroy Ragueneau de St Albin (Aiguebelle).

UNITÉ DEUX

Le chemin parcouru

LE CHEMIN PARCOURU

Dans cette Unité, nous vous demandons de réfléchir à l'histoire de votre vocation, de repenser aux premiers faits qui ont mené à l'entrée au monastère ; à revoir ce qui s'est passé lors de ces années. Est-ce que vous sentez qu'il y a eu du mouvement dans votre vie, qu'un fil rouge s'est révélé au cours du temps ? Peut-être que cet exercice de rétrospective vous mènera à une certaine sagesse et vers de la gratitude. Il y a donc quelques questions à se poser pour ensuite méditer sur la parabole du *Fils du roi* de saint Bernard, parabole qui illustre sa façon de voir la progression dans la vie monastique depuis ses débuts jusqu'à sa fin glorieuse.

QUESTIONS POUR LA RÉFLEXION

1. Quels ont été les débuts de ma vocation monastique ?
2. Qu'est-ce que je cherchais en venant au monastère ? Est-ce que j'ai trouvé au monastère ce que je cherchais ? Y a-t-il eu de bonnes surprises ? Y a-t-il eu des moments de grâce ? Y a-t-il eu des passages à vide ?
3. Ai-je vécu des temps de crises ? Quels en ont été les facteurs ? Quels en ont été les résultats ? Quelles traces (positives ou négatives) ont laissé ces crises dans ma vie ?
4. Y a-t-il eu des domaines restés sous-développés dans ma vie ? Est-ce que je me sens insatisfait ? Cela m'a-t-il rendu frustré(e) ou envieux(se) ? Comment ai-je exprimé concrètement ces sentiments négatifs ? Est-ce que je me considère comme victime ?
5. Comment ai-je vécu les déceptions ? Ai-je du ressentiment qui dure ? Est-ce que cela m'a donné le sentiment d'être éloigné(e) de la communauté ?
6. Où en suis-je aujourd'hui ? À ce moment précis, où est ce que je me sens le mieux chez moi, le mieux moi-même : À l'église ? Au réfectoire ? Au travail ? Dans le cloître ? Dans ma cellule ? À l'hôtellerie ? Ou ailleurs ? Mon identité personnelle se confond-elle avec ma vocation monastique, et jusqu'à quel point ?
7. Y a-t-il eu du changement dans mes attentes : qu'est-ce que j'attends de mon avenir monastique ?⁵

⁵ Traduction: Sœur Laurence Gouezin (Campénéac).

INTRODUCTION À LA PREMIÈRE PARABOLE



Père Michael Casey (Tarrawarra)

Date de naissance 27 juin 1942

Date d'entrée : 2 février 1960

Email : experientia.editor@gmail.com

Bernard a probablement composé ses *Paraboles* comme de simples outils pour instruire les jeunes hommes qui entraient dans son monastère. La plupart d'entre eux appartenait à la chevalerie et était bien plus intéressée par des histoires que par des discours abstraits sur les valeurs de la vie monastique. Bernard s'est incliné, mais il a ajouté un bon nombre de choses sérieuses dans ces histoires afin d'introduire les nouveaux venus aux caractéristiques de la spiritualité monastique, et leur donner les grandes lignes de la manière dont leur vie doit se déployer au monastère. Nous sommes invités à les lire comme des histoires, laissant nos émotions surgir et nous guider tout au long. Dans notre lecture, nous pouvons noter toutes les différentes allusions bibliques que Bernard insère dans le récit, ainsi que l'usage qu'il fait du vocabulaire typique de la spiritualité monastique.

C'est au dernier paragraphe que nous est donnée la clé pour comprendre. Tout d'abord Bernard décrit la « liberté » comme but du voyage. C'est un passage de l'esclavage des forces du subconscient à la pleine liberté des enfants de Dieu. Il divise le voyage en quatre phases. Dans la première, le jeune homme tombe dans les péchés habituels. De cela – et cela coïncide probablement avec son entrée au monastère – il est délivré par l'action de Dieu et par la pratique des différentes vertus. Cela le conduit progressivement au seuil de l'expérience contemplative. Mais là une surprise l'attend. Le combat qu'il pensait gagné depuis longtemps éclate de nouveau. C'est l'intervention directe de Dieu qui le sauve de ce désastre imminent. En voici la conclusion glorieuse :

Toutes ces phases, vous les découvrirez chez ceux qui fuient le monde. D'abord ils sont faibles et immatures ; avec des jours meilleurs ils deviennent ensuite pressés et téméraires ; quand les ennuis arrivent, ils commencent à être craintifs et perdent courage ; et finalement quand ils arrivent au royaume de la Charité, ils sont prévoyants, expérimentés et rendus parfaits.

Bernard voit la vie monastique comme un mouvement. L'histoire commence avec le fils du roi au jardin d'Eden, le jardin extérieur étant le miroir du paysage intérieur du « paradis de la bonne conscience ». Avec folie le fils du roi rejette les conseils qui lui sont offerts et succombe au *taedium*, le dégoût du bien et le désir de nouveautés. Cherchant ce dont il n'a pas l'expérience, il quitte le jardin d'Eden et se retrouve dans les bas-fonds, fuyant la face de son père, se cachant et errant sans but. Il est alors exposé aux tentations auxquelles il ne peut résister de par son inexpérience. Il tombe et devient captif et esclave de ses mauvaises habitudes.

C'est ainsi que le fils du roi arrive dans la Région de Dissemblance, prisonnier et aliéné à lui-même. Il est enfermé dans la prison intérieure du désespoir et de la désespérance. Pire, il manque de connaissance de soi et ainsi ne se rend même pas compte qu'il est tombé si loin. Il est impuissant à se sauver lui-même.

C'est alors le moment d'intervenir pour son père ; il commence donc sa mission de sauvetage, en envoyant comme sauveurs les différentes vertus. Il envoie d'abord la Crainte pour faire comprendre au garçon inexpérimenté la gravité de sa situation. Puis vient l'Espérance pour s'assurer que la peur ne le paralyse pas mais le motive. Ensuite c'est le Désir pour éveiller l'élan vers Dieu. Et enfin toute une série de vertus morales destinées à soutenir et protéger le garçon tandis qu'il progresse dans son long voyage vers la liberté.

Tout va bien et le fils du roi arrive sans danger, au château de la Sagesse dans le lit de laquelle on le dépose. C'est comme si, arrivé au monastère, on ressentait un répit imposé aux clameurs de la chair. Une fois que la violence des tentations semble s'être assagie, apparaît un nouveau danger : la complaisance et une certaine suffisance d'être arrivé dans un lieu sûr.

La trêve ne peut pas durer. Est alors lancée une nouvelle attaque terrible, suscitant peur, angoisse et détresse. Paniqué le jeune moine se tourne vers la prière – une pratique qu'il avait laissé tomber. « On cherche pendant longtemps la prière. Et on a beaucoup de difficulté à la trouver au milieu d'un si grand trouble ». Les solutions faciles n'existent pas pour les crises majeures de la vie d'un moine. Il est laissé à son impuissance, si éloigné de Dieu que la prière n'est possible qu'après une longue quête angoissée. C'est comme s'il avait oublié le langage de la prière et doit l'apprendre de nouveau.

Mais finalement la Prière jaillit et le secours vient de Dieu. La Reine Charité descend pour remédier à la situation. L'amour de Dieu conquiert tout et le garçon retourne à la maison de son Père où il est accueilli avec joie et festivités.

L'image de la vie monastique comme combat spirituel n'est pas la préférée de tous mais elle est très traditionnelle. Elle souligne le fait qu'il y a une grande part de combats dans la fidélité à la vocation monastique. Dans cette histoire Bernard précise qu'il n'y a pas qu'une seule bataille dans laquelle nous sommes engagés. Nous sommes confrontés à toute une série de défis variés, chacun exigeant une réponse différente de notre part. Ce qui se passe c'est qu'à travers ces différentes rencontres nous sommes formés par les différentes vertus qui effectivement nous protègent de notre faiblesse native et nous aident dans notre pèlerinage vers Dieu. Comme le montrent les différentes situations, chaque vertu a un bénéfice à nous offrir. Et nous avons besoin de toutes.

L'avertissement le plus important de l'histoire concerne l'attaque finale. Juste quand tout paraît aller bien et que s'est établie une paix solide, un nouveau combat plus féroce éclate. Face à sa

fureur le fils du roi est impuissant et ne peut pas s'en sortir ; il ne peut même pas appeler à l'aide, puisqu'il semble qu'il ait perdu même le don de la prière. Il est face à une destruction imminente, mais demeure un fil ténu qui permet à sa prière de monter ; le secours descend et tout finit bien.

Si nous nous laissons interpeler par cette histoire, il est probable que nous apprendrons quelque chose d'utile pour notre propre vie monastique, quelque soit l'étape où nous en sommes.⁶

BERNARD DE CLAIRVAUX, Première Parole : Le fils du roi.

1. Un roi riche et très-puissant, le Dieu tout-puissant, a adopté pour fils l'homme qu'il avait créé, et à qui comme à un enfant jeune et délicat il a donné pour précepteurs la loi et les prophètes, avec les autres tuteurs et acteurs jusqu'au temps marqué d'avance par lui pour sa majorité. Il le pourvut de toutes choses et ne lui épargna point ses avis en l'établissant le maître du paradis terrestre, et lui montra tous les trésors de sa gloire, en lui promettant de lui en faire part, s'il ne l'abandonnait point. Puis, afin que rien ne manquât aux biens dont il l'enrichissait, il lui donna aussi le libre arbitre pour que le bien qu'il ferait fût volontaire au lieu d'être forcé. Quand l'homme eut reçu le pouvoir du bien et du mal, il prit tous ses biens en dégoût dans son ardent désir de connaître le bien et le mal. Sortant donc du paradis de sa bonne conscience, il se mit à la recherche de nouveautés qu'il ignorait, lui qui jusqu'alors ne connaissait encore que le bien : oubliant les lois de son père, et quittant ses précepteurs, il mangea du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, en dépit de la défense de son père, et, le malheureux, se cachant et fuyant la présence du Seigneur, il se mit à errer, comme un enfant insensé, sur les montagnes de la hauteur, dans les vallées de la curiosité, à travers les champs de la licence, par les bois de la luxure, au milieu des marécages des voluptés charnelles et jusques sur les flots des soins de ce monde.

2. Mais l'antique brigand, en apercevant cet enfant révolté sans garde et sans guide, errant loin de la maison de son père, s'approcha de lui et lui présente de la main du mauvais conseil, les pommes de la désobéissance, comme pour s'assurer de son consentement ; puis il fond sur lui, le renverse par terre, c'est-à-dire dans les désirs terrestres, alors il lui garrotte les pieds, c'est-à-dire, les affections de l'âme, pour l'empêcher de se relever, et le charge des liens très-forts de la concupiscence du siècle, dont il couvre aussi les mains de son opération et les yeux de son âme. Ensuite il le place dans le vaisseau de la mauvaise sécurité, et faisant souffler avec force le vent de l'adulation, il le conduit bien loin dans les parages de la dissimilitude. Mais lui, cet enfant, en arrivant dans un pays qui n'est pas le sien, se voit mis en vente au plus offrant de tous ceux qui passent le long du chemin. Il apprend à faire paître les porcs et à manger les gousses dont on les nourrit ; tandis qu'il désapprend ce qu'il avait appris auparavant, il apprend ce qu'il avait ignoré jusqu'alors, je veux dire les œuvres serviles. Enchaîné dans le cachot du désespoir, où ne rôdent que les impies, il se voit contraint, ô douleur, de moudre sous la meule du moulin de l'impiété la récompense de la mauvaise conscience.

⁶ Traduction : Sœur Claire Bouttin (Redwoods).

3. Mais pendant ce temps-là, où est donc son père très puissant, très doux et très libéral ? Peut-il avoir oublié le fils de ses entrailles ? Non, non, il ne l'oublie pas, loin de là, il en a pitié, au contraire, il compatit au malheur, il se plaint de l'absence et de la perte de son fils. Il recommande à ses amis, il presse ses serviteurs, il demande à tout le monde de se mettre à sa recherche. Un de ses serviteurs, nommé la Crainte, sur l'ordre de son maître, se précipite sur les pas de cet enfant fugitif, et découvre le fils de son roi, au fond d'un cachot, couvert des ordures dégoûtantes du péché, lié des chaînes et chargé des fers de la mauvaise habitude, fou de misère et pourtant tranquille et souriant dans son malheur. Il le presse de la voix et du fouet de se lever, de sortir et de retourner chez son père, il couvre ce malheureux enfant d'une telle confusion qu'il demeure étendu à terre à demi-mort, son ventre se colle au sol. Sur les pas du premier, un second serviteur s'élance à son tour, il se nomme l'Espérance, et, en voyant que la crainte n'a pu arracher de sa place le fils de son roi, qu'elle l'y a plutôt plus fortement attaché ; qu'au lieu de l'aider elle l'a abattu, elle s'approche doucement de lui, elle tire ce pauvre de la poussière, et sort cet indigent de son fumier (1 S 2, 8), elle lui relève la tête, puis, avec le vêtement de la consolation, lui essuie les yeux et la figure et s'écrie : Ah ! combien de mercenaires dans la maison de ton père ont du pain en abondance, pendant que toi, tu meurs de faim ici ! Lève-toi, je t'en prie, retourne à ton père et dis-lui : Mon père, traitez-moi comme un de vos serviteurs. Mais alors lui revenant enfin et à grand' peine un peu à soi : n'es-tu pas l'Espérance, dit-il ? comment as-tu donc pu trouver accès dans le cachot si profond et si horrible de mon désespoir ? Oui, oui, c'est bien moi, reprend l'Espérance, c'est ton père qui m'envoie vers toi pour t'aider, non point pour t'abandonner, et pour te ramener dans sa maison et dans la chambre même de ta mère. Et lui : ô toi, s'écrie-t-il, doux allègement des peines, douce consolation des malheureux ! Ô toi qui n'es pas le moindre des trois serviteurs qui se tiennent debout près du lit du roi, tu vois la profondeur immense de mon cachot ; tu vois mes fers, il est vrai que depuis que tu es entrée ici, ils sont déjà en grande partie rompus ou détachés. Tu vois l'immense multitude de ceux qui me tiennent captif, tu vois leur force, leur rapidité et leur ruse. Comment peux-tu te trouver ici ? Mais l'Espérance lui répond : ne crains rien, celui qui doit nous aider est plein de miséricorde ; celui qui combattra pour nous est tout-puissant, et si tes tyrans sont nombreux, ceux qui sont pour nous le sont plus encore. D'ailleurs, je t'ai amené, de la part de ton père un cheval, le cheval du désir ; une fois que tu seras monté dessus, tu pourras, sous ma conduite, t'éloigner en sûreté de tous tes ennemis. Elle dit, et, étendant sur le dos du Désir les douces couvertures de la pieuse Dévotion, elle attache aux talons du fils du roi les éperons des bons exemples et le fait monter ensuite sur le Désir ; mais le frein manquait, oublié dans la précipitation de la fuite. Le cheval s'élance donc à l'instant, mais sans frein, et l'Espérance marche devant lui, et le tire à sa suite. La crainte est derrière et le presse du fouet et de la voix. À cette vue les princes d'Édom se troublent, les forts de Moab se sentent saisis de crainte, tous les habitants de Chanaan sont glacés de terreur (Ex 15, 15.) Que le tremblement et l'effroi fondent sur eux dans la force de votre bras, Seigneur, qu'ils deviennent immobiles comme la pierre jusqu'à ce que votre fils soit passé, ce fils que vous avez possédé. Dans leur course précipitée, ils s'échappent sans doute, mais ce n'est point sans courir quelques dangers, car ils fuient sans mesure et sans conseil.

4. Aussi, voit-on accourir au-devant d'eux, envoyée par son père, la Prudence, une des plus grandes princesses de son palais, ayant avec elle la Tempérance. Elle les arrête dans leur course, et s'écrie doucement, je vous en prie, doucement ; car notre grand Salomon a dit : « Quiconque marche trop vite, se heurte (Pr 9, 2). » Si vous, courez ainsi vous butterez, et si vous tombez, vous rendrez à ses ennemis le fils du roi que vous avez mission de délivrer ; car s'il tombe, à l'instant ils mettront la main sur lui. Ce disant, elle met au Désir, qui écumait de chaleur, le frein de la discrétion, et confie les rênes à la Tempérance. Comme la Crainte, par

derrière, se plaignait, à cause de l'approche et de la force des ennemis, qu'on ralentît de la fuite, la Prudence lui dit : arrière Satan, tu es pour nous une cause de scandale. Notre force et notre gloire, c'est le Seigneur, il s'est fait notre salut. D'ailleurs voici venir la Force, le vaillant soldat de Dieu, il accourt à travers le champ de la confiance, brandissant dans sa main le glaive de la joie. Ne vous troublez pas, dit-il, nous sommes plus nombreux qu'eux. Alors la Prudence, conseillère habituée des conseils de la cour céleste, s'écrie : prenez garde, je vous en prie, car, selon le mot de notre grand Salomon, « l'héritage qu'on a hâte d'acquérir, ne sera point un héritage béni (Pr 20, 21). » Fuyez donc, mais fuyez avec non moins de prudence que de hâte ; car il n'y a plus d'ennemis le long de la route, mais ils ont continué de semer le scandale sur le chemin, aux bifurcations des routes, aux carrefours et dans les détours. Je vais donc marcher devant vous ; pour vous, ne vous écartez point de la route de la justice, et avant peu nous vous ferons entrer dans le camp de la Sagesse qui n'est plus fort éloigné de nous maintenant. Car c'est de la sagesse qu'il est dit : « Si vous voulez acquérir la sagesse, apprenez la justice. »

5. Mais, pendant qu'ils organisent ainsi leur marche, la Crainte les pousse, l'Espérance les tire, la Force les protège, la Tempérance modère leurs pas, la Prudence les guide et les éclaire, la Justice les mène et les conduit. Le Fils du roi approche du camp de la Sagesse qui, à la première nouvelle de l'arrivée d'un nouvel hôte, va au-devant de lui et fait accueil à cet étranger qui désire la voir, elle se montre à lui sur la route même avec un visage souriant. L'Humilité a entouré son camp de fossés très-profonds, au-dessus desquels s'élève jusqu'aux nues un mur très-solide et très-beau, le mur de l'obéissance que décorent dans toute sa hauteur les histoires de bons exemples peints partout avec un art admirable. Ces murs sont attenants aux remparts d'où on voit pendre mille boucliers et toutes les armes des forts. La porte de la profession est toute grande ouverte, mais un portier placé sur le seuil ne laisse entrer que ceux qui sont dignes d'y entrer, et en éloigne les indignes. Un héraut crie au-dessus de la porte : « Que celui qui aime la sagesse passe par ici et il la trouvera ; et quand il l'aura trouvée, il sera bienheureux s'il sait la garder. » C'est là que le fils du roi se voit conduit par la main, que dis-je ? porté dans les bras de la sagesse qui a volé à sa rencontre, entouré de toutes les prévenances de la domesticité du roi, il arrive ainsi dans la forteresse qui s'élève au milieu de la ville, où elle s'est construit une demeure, et a élevé sept colonnes, où elle soumet la nation à son empire, où elle foule de son pied le cou des grands et des superbes. Là il est déposé dans le lit de la Sagesse qu'entourent soixante des plus vaillants soldats d'Israël, l'épée au côté. David est là avec ses tympanes et ses chœurs, ses instruments à cordes et ses instruments à vents. Les autres paranymphes de la cour céleste y sont aussi dans une joie et une allégresse plus grande pour ce pécheur qui fait pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence.

6. Alors, souffle de l'Aquilon un tourbillon de vent et de feu qui enveloppe et ébranle la maison tout entière et jette la confusion dans le camp de la sagesse. En effet, Pharaon, avec ses chariots et ses cavaliers s'était mis à la poursuite d'Israël. On a vu conspirer ensemble et faire alliance contre lui, les tentes des Iduméens et des Ismaélites, Moab et les Agaréniens, Gébal, Ammon et Amalec, les étrangers et les habitants de Tyr (Ps 82, 5 et 9). L'Assyrien, je veux dire le diable, ce grand exterminateur, vint aussi avec eux (*Ibidem*, 7). Bref, la cité se vit assiégée. Les machines de ta tentation se dressent, et, de tous côtés, l'ennemi la presse comme un dragon dans ses embuscades et comme un lion dans les attaques ouvertes. Il assemble ses alliés, il lance des brandons allumés dans la place, il mine les murs, il suscite des guerres, il dresse des embûches et menace la ville entière d'une destruction complète. Au dedans tout est dans la crainte et les angoisses, dans l'appréhension d'une invasion violente et soudaine de l'ennemi, on est dans un trouble général, tout le monde chancelle comme un homme ivre, et la

sagesse de chacun est renversée ; tous crient vers le Seigneur, du milieu de leur consternation (Ps 106, 26 et 27). On court à la citadelle de la sagesse ; on lui fait part ces mauvaises nouvelles, on lui demande un conseil. La prudence, rentrant en elle-même, consulte la sagesse sur les nécessités du moment. Celle-ci est d'avis qu'on doit hâter de solliciter du secours du grand roi. Mais, répond la prudence, qui ira le solliciter pour nous ? Ce sera la prière, dit la sagesse, et pour qu'elle ne soit point attardée dans sa marche, qu'elle monte sur le cheval de la foi. On cherche pendant longtemps la prière, et on a beaucoup de peine à la trouver au milieu d'un si grand trouble. Elle monte sur le cheval de la foi et s'élanche dans la voie qui conduit au ciel, elle n'a de cesse qu'elle n'en passe les portes, en louant Dieu, et qu'elle ne pénètre dans l'intérieur, en chantant des hymnes (Ps 99, 4). Alors, servante fidèle, elle s'approche avec confiance du trône de la grâce, et fait l'exposé de la situation. Le Roi, en apprenant le danger que court son fils, se tourne du côté de la charité qui est assise à ses côtés sur le même trône que lui : qui donc, enverrai-je, et qui se chargera d'aller à son secours pour moi ? Mais elle : ce sera moi, envoyez-moi, je suis prête. Alors, le Roi réplique : tu es forte, tu auras le dessus et tu le délivreras. Pars et fais selon qu'il est convenu. À l'instant, la reine du ciel s'éloigne de la présence du Seigneur, toute la cour céleste marche sur les pas de la Charité, elle s'avance et descend vers le camp qu'elle remplit à l'instant de joie et de courage par sa seule présence ; elle calme l'émotion et apaise l'agitation qui y règne. La lumière de l'espérance brille de nouveau aux yeux des malheureux assiégés, et la confiance rentre au cœur des plus timides. L'espérance qui allait s'enfuir, revient sur ses pas ; la force qui se sentait presque abattue, se ranime, et toute la troupe de la sagesse reprend courage. De leur côté, les ennemis qui assiègent la citadelle, se demandent d'où vient la joie qu'ils remarquent au camp ennemi : il n'en était pas ainsi hier ni avant-hier, disent-ils, il s'en faut de beaucoup. Malheur à nous ! c'est Dieu même qui est descendu au camp, malheur à nous ! fuyons Israël, car le Seigneur combat pour lui (Ps 45, 5). Pendant qu'ils prennent la fuite, le torrent de la grâce de Dieu réjouit sa cité sainte et le Très-Haut, sanctifie son tabernacle. Dieu est au milieu d'elle, elle ne sera point ébranlée et il la protégera dès le matin. Les nations sont remplies de trouble et les royaumes sont abaissés ; car il a fait entendre sa voix et la terre a été ébranlée. Le Seigneur des armées est avec nous et le Dieu de Jacob est notre défenseur. Alors, la reine du ciel, la charité, prenant le Fils de Dieu dans ses bras, l'emporte vers le ciel et le rend à Dieu son père, et ce père accourt au-devant de lui, et d'une voix douce et d'un regard serein, il s'écrie : « Apportez promptement la plus belle robe qui soit dans ma maison et l'en revêtez, et mettez-lui un anneau au doigt, et des souliers aux pieds. Amenez un veau gras, tuez-le, faisons bonne chère et réjouissons-nous, parce que mon fils que voici, était mort et il est ressuscité, il était perdu et il est retrouvé (Lc 15, 22 à 24). »

7. Il faut remarquer quatre choses dans la manière dont notre enfant s'est sauvé. D'abord, son repentir, mais un repentir sans énergie ; en second lieu sa fuite, mais une fuite téméraire et déraisonnable ; troisièmement sa lutte contre l'ennemi, mais une lutte craintive et tremblante ; et en quatrième lieu, enfin, la victoire ; mais une victoire vaillamment remportée et pleine de sagesse. Voilà, ce que vous trouverez dans toute âme qui fuit le monde. D'abord, elle est dénuée de tout et sans dessein arrêté ; puis, elle est précipitée et téméraire dans la voie du succès ; ensuite, on la voit tremblante et pusillanime dans les épreuves ; et enfin, pourvue de tout, instruite, et parfaite dans le royaume de la charité.⁷

⁷ *Œuvres complètes de saint Bernard*, traduction nouvelle par M. l'Abbé Charpentier, Paris, Librairie Louis Vivès, Editeur, 9 rue Delambre, 1866, Tome Quatrième, p.102-106. Texte transcrit du site : <http://www.abbaye-saint-benoit.ch/saints/bernard/tome04/opuscules/paraboles.htm>.

SEPT TEXTES BREFS

1

[Bernard] s'employait avec soin à veiller à la garde de son âme, et à la persévérance dans son dessein : il avait toujours dans le cœur et souvent aussi dans la bouche cette parole : « Bernard, Bernard, qu'es-tu venu faire ? »

(Guillaume de Saint-Thierry, *La vie de saint Bernard*, L. I, VI, in *La vie de S. Bernard premier abbé de Clairvaux*, et Père de l'Église, Paris, Pierre le Petit, 1663, p. 34.)

2

Qui que tu sois, tu connais Dieu, et si tu prétendais ne pas le connaître, tu serais semblable aux hommes de ce siècle : un menteur. Car enfin, si tu ne le connais pas, qui t'a conduit ici, ou comment es-tu venu en ce lieu ? Si tu ne le connais pas, comment pourrait-on te persuader de renoncer spontanément à l'affection de ceux qui te sont chers, aux plaisirs du corps, aux vanités du monde, pour décharger tes préoccupations sur le Seigneur, jeter en lui tout souci, lui dont tu ne méritais rien de bon, mais tout le mal possible, ainsi qu'en témoigne ta conscience ? Oui, je le répète, qui pourrait te persuader d'agir de la sorte, si tu ignorais que Dieu est bon pour ceux qui espèrent en lui, pour l'âme qui le cherche, et si tu ne savais pas que Dieu est tendresse et pitié, plein de miséricorde et véridique ?

(Bernard de Clairvaux, *Sermon pour l'Avent* 3, 3, in *Saint Bernard, Sermons pour l'année*, Brepols / Les Presses de Taizé, 1990, p. 54.)

3

Cette noble créature qu'est l'homme a pourtant été créée dans la région de la ressemblance, puisqu'elle a été faite à l'image de Dieu. Mais alors qu'elle était à l'honneur, elle n'a pas eu d'intelligence, et de la ressemblance elle est descendue dans la dissemblance. Grande dissemblance, oui vraiment : passer du paradis à l'enfer, de l'ange à la bête, de Dieu au diable. [...] Abominable conversion : changer la gloire en misère, la vie en mort, la paix en combat, et ceci par une captivité définitive. [...] Maudite chute : descendre des richesses à la pauvreté, de la liberté à la servitude, du repos au labeur ...

(Bernard de Clairvaux, *Sermon divers* 42, 2, in *Saint Bernard, Sermons divers*, t. II, Desclée de Brouwer, 1982, p. 11.)

4

Être loin de ta face, c'est être dans la passion ténébreuse. Ce n'est point, en effet, avec les pieds ou dans des espaces de lieu, que l'on s'en va loin de toi, ou que l'on revient à toi ; où, à coup sûr, celui qui était ton fils cadet n'a cherché ni chevaux, ni chars, ni navires, n'a ni volé d'une

aile visible ni remué le jarret sur le chemin, pour aller vivre dans un pays lointain et y dissiper en prodigue ce que tu lui avais donné, te montrant à son départ un père tendre par ce don et plus tendre encore à son retour dans le dénuement. Il vivait donc dans une passion luxurieuse : telle est en effet la passion ténébreuse, et c'est cela être loin de ta face.

(Saint Augustin, *Confessions*, I, 18, 28, in Œuvres de saint Augustin, *Les confessions*, L. I-VII, Desclée de Brouwer, 1962, p.323ss.)

5

[Certains] sont souillés de crimes si nombreux et si grands qu'ils désespèrent d'être pardonnés. Mais si ceux-là considèrent que le Christ a souffert non pas pour lui mais pour les pécheurs, ils reprennent espoir et sont guéris de leur désespérance. Ainsi, par sa croix, le Christ guérit et les présomptueux, parce qu'il a souffert étant innocent, et les désespérés, parce qu'il a souffert pour les pécheurs.

(Bernard de Clairvaux, *Parabole VI*, in H. Rochais (éd.), *Saint Bernard de Clairvaux, Les combats de Dieu*, Éditions Stock, 1981, p. 160.)

6

Il arrive que la prière se heurte à un manque de courage spirituel et à une crainte excessive. Et cela survient régulièrement lorsque l'homme prend tellement conscience de sa propre indignité qu'il cesse de tourner les yeux vers la bonté de Dieu. Or l'abîme en appelle à l'abîme : l'abîme de lumière à l'abîme de ténèbre, l'abîme de la miséricorde à celui de la misère. Profond, en effet, est le cœur de l'homme, et insondable. Mais si mon iniquité est grande, beaucoup plus grande encore, Seigneur, ta bonté. Aussi, lorsqu'il arrive à mon âme de se troubler à mon sujet, je me rappelle l'immensité de ta miséricorde et je reprends souffle en elle ; et lorsque j'en viens à considérer mes capacités, je ne veux pas me souvenir seulement de ta justice.

(Bernard de Clairvaux, *Sermon pour le Carême 4*, 3, in Saint Bernard, *Sermons pour l'année*, Brepols / Les Presses de Taizé, 1990, p. 264s.)

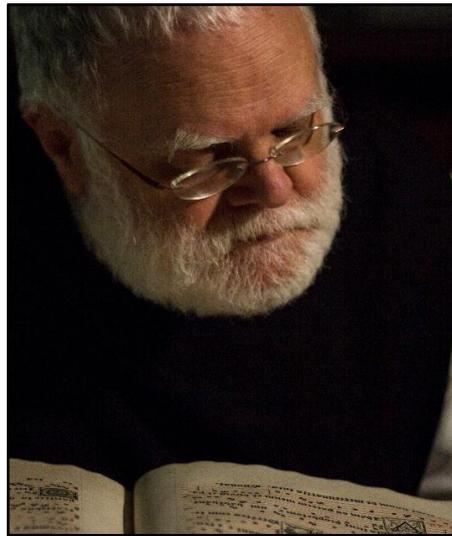
7

Le père était plus pressé d'accorder le pardon à son fils que celui-ci de le recevoir ! Si grande était sa hâte de libérer le coupable de son remords qu'on dirait que ce père miséricordieux souffrait plus de sa commisération que son misérable fils ne souffrait de sa propre misère ! En parlant ainsi, [...] nous voulons seulement que notre amour se fasse plus tendre envers la souveraine Bonté dont nous apprenons par cette parabole humaine qu'elle nous aime plus que nous nous aimons nous-mêmes.

(Guerric d'Igny, *Deuxième Sermon pour le Carême 1*, in Guerric d'Igny, *Sermons*, t. II, Cerf, 1973, p. 27ss.)

QUATRE PENSÉES

1



Frère Lawrence Morey (Gethsemani)

Date de naissance : 4 février 1954

Date d'entrée : 26 octobre 2004

Email : br.lawrence.morey@gmail.com

La littérature monastique procure aux désirs un large éventail. Il y a les racines des passions qui nous lient au monde, les vraies choses qui nous séparent de Dieu et qui empêche tout progrès. Cependant, comme le signale la parabole, le désir a deux facettes.

Dans le premier cas, le fils est incité par le désir [*concupiscentia*] à faire l'expérience du mal et du bien. Noter bien que *concupiscentia* est dirigée vers l'intérieur. Elle jaillit de la volonté et a un but spécifique à atteindre. Dans ce cas, le fils fait l'expérience du mal au travers d'une multitude d'actes impliquant l'orgueil, la curiosité, la sexualité et tout ce qui ce va avec. Cette facette du désir satisfait la conception erronée du fils pour tout ce qui est avantageux pour lui mais tout cela le mène à la catastrophe.

Dans le second cas, l'espérance est un don du père, « un cheval nommé Désir. » [*desiderium*] Un cheval est considéré comme un animal fort. Il peut facilement porter une personne. L'espérance met le fils sur le cheval, mais après le cheval fait tout le travail. Les vertus qui sont acquises sont : la crainte, la prudence, la discrétion, la tempérance et ces vertus guident le tout, mais le cheval Désir procure le mouvement. Et plus important encore, le fils n'est pas la source de ce désir, et n'en est pas le guide non plus. Le désir et ses vertus sont des dons du Roi. Et contrairement à la *concupiscentia*, il ne provient pas de notre volonté propre.

Dans mon itinéraire monastique, j'ai découvert que Dieu a planté sa volonté dans mon cœur sous la forme de mes plus profonds désirs. Et si je suis ces désirs, je suivrai la volonté de Dieu. Et comme le fils du roi, je dois faire attention à discerner entre *concupiscentia* et mes désirs les plus profonds, *desideria*. C'est un travail ardu. Mais seul le désir qui a le pouvoir et qui est bien ancré peut me faire traverser les épreuves et aller de l'avant. C'est un don de Dieu pour moi.⁸

⁸ Traduction : Sœur Laurence Gouezin (Campénéac).



Père Loris Maria Tomassini (Frattocchie)

Date de naissance : 22 novembre 1961

Date d'entrée : 31 mai 1990

Email : noviziato@trappisti.org

La vie monastique est un chemin de liberté à découvrir et à connaître, qui ne s'arrête jamais. Une aventure fascinante de l'Esprit Saint.

Je suis entré au monastère pour chercher Dieu seul et j'ai découvert davantage ; c'est Dieu qui me cherche dans la vulnérabilité de ma faiblesse et de mes limites. Il me prend comme je suis pour me rendre comme il veut Lui, en ce jour qui m'est donné, ici et non ailleurs : voilà *la terre sainte* où Il vient me visiter sans cesse.

C'est un chemin qui naît du fait d'être tombé amoureux : « J'ai été séduit et je me suis laissé séduire » (Jr 20,7). Cela n'a pas toujours été facile. Ma communauté a traversé des moments difficiles où j'ai souffert et où j'ai été désorienté. Au long du chemin il y a eu des lumières, des grâces, des consolations ainsi que des luttes, des difficultés et des désolations. Mais c'est de cette façon qu'on avance et qu'on grandit.

Le tentateur se met à nos côtés pour nous décourager, nous reprochant notre pauvreté. Il ne faut pas se décourager mais aller de l'avant et lutter car la lutte c'est la vie.

Le désir a toujours été comme un moteur qui m'a fait avancer : désir de voir Son Visage, cette plénitude d'amour qu'est la sainteté. Il ne faut jamais renoncer à désirer de grandes choses même si elles sont difficiles et exigeantes. Chacun recevra selon sa soif. Seule la sainteté est la vie pleine, donc heureuse.

Ce qui me soutient, particulièrement dans les moments les plus difficiles, c'est le souvenir de ma rencontre avec Dieu, du regard de Jésus, plein d'amour, qui m'a fait sentir la douceur de sa miséricorde et de son pardon. Cet exercice de la mémoire de Dieu reste fondamental pour raviver le désir, toujours aller de l'avant et ne pas être pris par l'acédie.⁹

⁹ Traduction : Sœur Anne Guinard (Valserena).



Sœur María Angélica Torres Soto (Quilvo)

Date de naissance : 2 juillet 1951 ; date d'entrée : 1 janvier 1986

Email : mtquilvo@gmail.com

Dans ce voyage, j'ai trouvé que, malgré de profonds oublis de Lui, je n'ai jamais perdu son empreinte ; j'ai touché Bien et Mal, mais ma recherche a été LE SEIGNEUR.

Un est le monde, alternance continuelle, sortir de notre Père et revenir. Foi qui me soutient : je reviendrai au Père jusqu'à la fin de mes jours, quand ce sera définitif, non une allégorie. Amour miséricordieux, immérité.

J'ai parcouru ma vie. Tu m'as donné des parents, des sœurs, surtout ma maman qui m'a enseigné par sa vie à discerner, à pardonner, un amour inconditionnel, la Foi.

J'ai connu le monde, d'autres réalités, la contradiction entre le dire et le faire. Jeunesse, guitariste, étude responsable, rupture radicale avec la dictature terne du pays.

Au milieu de mes oublis, je percevais une vérité « VRAIE ». Quelques réussites, elles paraissaient importantes, mais, en moi, subsistait un verre vide à remplir.

Avec ce Fils du Roi, j'ai connu la désolation de ne pas te posséder. Éloignement, oubli peu à peu, doute de ton existence, valeur plus grande accordée à l'intelligence humaine.

Le retour : un cri à ta recherche, j'ai marché par des chemins qui puissent me rapprocher, des chemins orientaux, fascinants, pendant des années.

J'ai aussi sombré dans la désolation de la rupture avec toi, consciente et douloureuse.

« ...qui d'entre nous ira ? » La Prière montée sur le cheval de la Foi..., la Charité de la Reine du ciel arrive et descend, la Lumière revient.

Ainsi, je suis arrivée au Monastère, le verre vide depuis des années s'est rempli, j'ai découvert qu'il manquait l'Incarnation de Dieu : Jésus-Christ. Un Dieu incarné, totalement proche ici.

Maintenant, dans cette vie monastique, reviennent les alternances, mais d'une autre manière, avec la Foi qui me soutient que toujours je retournerai au Père.¹⁰

¹⁰ Traduction : Sœur Anne Morin (Laval).



Sœur Marie-Benoît Bernard (Rivet)

Date de naissance : le 2 août 1969

Date d'entrée : le 7 octobre 1999

Email : s.marie-benoit@orange.fr .

Dans notre église abbatiale, juste au-dessus de nos stalles, il y a un chapiteau du 12^e siècle qui représente un moine assailli à droite par un animal qui essaie de le mordre et, à gauche, par un homme qui essaie de lui pincer l'oreille. Le moine repousse des bras ses deux assaillants, il a les yeux ouverts, levés vers le ciel : il est littéralement crucifié dans son combat, et cependant « quelque chose » de doux émerge de son visage, une paix profonde, une lumière.

Avoir en permanence ce chapiteau au-dessus nos têtes, pendant les offices, n'est pas banal... J'ai pensé souvent à celui qui l'avait sculpté : avions-nous là un autoportrait, une expérience



personnelle ? Lorsque j'étais novice, je me souviens combien cette représentation m'impressionnait parce qu'elle était d'un réalisme surprenant de vérité, et, au fond, la présence de cette sculpture était rassurante, normale, et même encourageante, puisque la vie de prière et de communauté, c'est cela, « au fur et à mesure qu'on avance dans la vie monastique et dans la foi » : un défi, une aventure, une conquête de notre capacité à déployer tout le meilleur de nous-mêmes, à repousser le mal et choisir le bien pour aimer.

« Le combat spirituel est aussi brutal que la bataille d'homme », disait Christian de Chergé paraphrasant le poète Rimbaud. Bien sûr, ma vie et mes combats ne ressemblent pas à un roman de chevalerie, mais je reconnais ma propre expérience dans celle que décrit Bernard dans sa parabole, car les armes du combat spirituel utilisées nous sont communes, ainsi qu'une même grâce qui nous assure la victoire : la miséricorde de Dieu, ce qu'à mon avis le moine du chapiteau regarde avec douceur et joie intérieure comme une chance inouïe, une heureuse issue.

POUR VOTRE CAHIER DE NOTES

1. Écrivez trois points ou idées que ce dossier a fait surgir en vous et dont vous voudriez vous souvenir.
2. Si cela vous dit, écrivez une réponse personnelle sur les points étudiés dans ce dossier. 250 mots seront suffisants.
3. Si vous voulez partager cet essai, vous pouvez l'envoyer à Père Michael Casey, (Tarrawarra) : experientia.editor@gmail.com. S'il-vous-plaît, ajoutez une photo de vous-même, avec votre nom et adresse du monastère, votre date de naissance, la date de votre entrée, et votre adresse électronique personnelle.

QUELQUES LECTURES POUR APPROFONDIR

Michael Casey : « Saint Bernard of Clairvaux : The Story of the King's Son », CSQ 18.1 (1983), pp. 16-23.

Henri Rochais, [Éd.] : *Saint Bernard de Clairvaux : Les Combats de Dieu*, Paris, Éditions Stock, 1981.



UNITÉ TROIS

Le désir libéré des désirs

LE DÉSIR LIBÉRÉ DES DÉSIRS

Dans cette Unité, nous abordons un des thèmes les plus fondamentaux de la spiritualité monastique : le Désir de Dieu. Ce Désir présente deux aspects importants, qui ne tardent pas à apparaître lorsque nous y réfléchissons. Le premier aspect est le fait qu'un Désir de Dieu est mystérieusement présent en toute personne humaine ; cela n'est pas le fruit d'un choix. Comme nous le rappelle la fameuse citation d'Augustin dans ses *Confessions*, nous avons été créés en vue de l'union à Dieu, et nos cœurs sont sans repos tant qu'ils ne reposent pas en Dieu. Notre tâche est de « dé-couvrir » ce Désir, qui souvent demeure enfoui sous une foule d'appétits innés ou acquis. Le deuxième aspect est la nécessité, pour vivre ce Désir de Dieu, d'établir un ordre de priorités. Nous devons donner la primauté au Désir de Dieu par rapport à tous les autres désirs concurrents qui sollicitent notre attention. Établir cette priorité en faveur de l'amour et du Désir (*ordinatio caritatis*) est la raison pour laquelle nous sommes engagés dans le combat spirituel. Le Désir de Dieu doit être libéré des autres désirs antagonistes.

Les *Méditations* de Guillaume de Saint Thierry sont d'amples prières de dévotion, écrites, à l'origine, pour guider les novices. Empreintes de ferveur et de lyrisme, ces effusions du cœur contiennent nombre de citations bibliques, qu'elles relient entre elles. Les sentiments exprimés y paraîtraient exagérés, s'ils devaient être proclamés à haute voix, mais elles sont plutôt destinées à un usage privé. La *Septième Méditation* est ainsi une introduction dans la prière. Il ne s'agit pas d'un traité, mais son but est d'essayer de formuler avec des mots le Désir de Dieu qui nous a fait entrer au monastère, et qui sous-tend notre vie monastique. Le corollaire de cette re-connaissance est la conscience de notre besoin de lutter contre les désirs concurrents, ainsi qu'un fort sentiment d'indignité devant nos défaillances. Une lecture lente, priante, est nécessaire.

QUESTIONS POUR LA RÉFLEXION

1. Saint Benoît adresse sa Règle à celui qui aime la vie et désire voir des jours heureux. Comment ce désir s'est-il exprimé dans ma vie ? Ai-je rencontré une résistance à ce Désir fondamental de vivre ? Quelle(s) forme(s) a-t-elle prise(s) concrètement ?
2. Suis-je en mesure de discerner le Désir spirituel par rapport aux autres désirs ? Est-ce que je me souviens de périodes durant lesquelles cette force du Désir a été gaspillée, dispersée ou déviée, au profit d'autres activités telles que le travail, les études, ou les relations ? Est-ce qu'il s'est quelquefois masqué sous le murmure, la critique, ou l'aliénation ? Ai-je ressenti dans de telles situations certains désirs comme des fardeaux ?
3. À quelles occasions ai-je fait l'expérience d'un regain de désir spirituel ?
4. Ai-je fait l'expérience par moi-même ou chez d'autres de cette absence de sens, que la tradition monastique appelle l'acédie ? Ai-je reconnu des signes de dépression, de manque de ferveur ou de découragement ? Quelles sont les raisons de cette insatisfaction / tristesse ? Comment la communauté a-t-elle réagi à cela ?

5. Est-ce que, à diverses périodes, ma communauté m'a rendu plus conscient de ce Désir fondamental ? A-t-elle été un milieu qui dynamise, soutient, encourage, et promeut ce Désir ? A-t-elle eu, à d'autres moments, un effet négatif sur mon désir ? De quelles manières mon Désir a-t-il eu un effet positif sur ma manière d'agir en communauté ?

6. Est-ce que ma *lectio divina* m'a aidé à éveiller, interpréter, guérir ou guider mon Désir ?

7. Qu'ai-je appris lorsque mes désirs illusoires ont rencontré l'insatisfaction ou ont conduit à des résultats négatifs ?¹¹

INTRODUCTION À LA MÉDITATION SEPT



Dom Guillaume Jedrzejczak (Mont des Cats/Valserena)

Date de naissance : 15 mars 1957

Date d'entrée : 20 Août 1982

Email : frère.guillaumemdc@yahoo.fr

La libération du désir.

« Seigneur, je vous aime plus que tout... en général... mais tellement plus que vous, dans cette petite minute qui passe, une cigarette anglaise... ou même gauloise ». Cette remarque pleine d'humour de Madeleine Delbrel exprime à merveille l'extraordinaire complexité du désir humain. En effet, c'est bien à ce maquis inextricable des désirs contradictoires que chacun de nous se trouve confronté, dès sa plus tendre enfance. C'est précisément à ce mystère du désir que va s'intéresser la tradition monastique. La Règle de saint Benoît peut être lue comme un

¹¹ Traduction : Père Godefroy Ragueneau de St Albin (Aiguebelle).

long travail de discernement des désirs, pour aboutir enfin à la découverte de ce Désir profond qui sommeille au cœur de notre cœur.

Lorsque nous pensons vocation monastique, nous nous référons souvent au chapitre 58 qui semble nous offrir un ensemble de critères imparables : chercher vraiment Dieu, être fervent pour l'Opus Dei, accueillir les humiliations et être prompt à obéir. Mais voilà ! Très vite, nous faisons l'expérience que tant d'autres réalités, parfois inavouables, s'opposent en nous à de si beaux désirs. Nous expérimentons dans notre propre chair, dans notre propre cœur, que les quatre types de moines décrits par Benoît au chapitre 1 ne sont que les multiples facettes sous lesquelles se dissimule la puissance de notre Désir. Nous voudrions vivre sous une règle et un abbé, mais nous nous heurtons aux désirs de notre propre cœur. Et sans doute faut-il retourner au Prologue de la Règle pour saisir l'importance du Désir dans notre vie. Quand il cherche à définir la vocation monastique, Benoît le fait sous la forme d'une question reprise d'un psaume : « qui aime la vie et désire le bonheur ? »

La vocation de tout moine, de tout chrétien, c'est de découvrir et de libérer, au plus profond de soi, cet amour de la vie et ce goût du bonheur dont les Écritures nous permettent de comprendre le sens véritable. En effet, si la Bible reprend à plusieurs reprises l'invitation de Dieu dans le Deutéronome : choisis la vie et non la mort, c'est que ce choix n'est peut-être pas toujours aussi évident. Freud a raison d'évoquer un instinct de mort qui affleure parfois dans nos choix personnels ou communautaires. Quant au goût du bonheur, Jésus l'assume à de multiples reprises, dans ses Béatitudes. C'est sur cet appel à devenir des vivants et à être heureux que Benoît bâtit son invitation au voyage intérieur. La stabilité monastique, en nous évitant de nous disperser, nous permet essentiellement de consacrer toute notre attention à ce voyage dans les vallées profondes de notre propre cœur.

Ce voyage intérieur, cette exploration des méandres où s'égarer notre puissance de Désir, cette connaissance de soi, nous ne pouvons y accéder seuls. Le regard bienveillant d'un ancien et de nos frères est nécessaire pour que nous abordions sans crainte aux rivages de notre cœur. Peu à peu, toutes les mauvaises raisons qui ont guidé nos choix apparemment libres vont se révéler sous la lumière crue de l'évangile. Cependant, nous pourrions les porter parce d'autres nous portent et souvent nous supportent. La paternité spirituelle et l'amitié fraternelle, comme la souriante bienveillance des anciens sont essentielles pour oser affronter les peurs, les doutes, les fragilités qui nous minent, mais aussi pour découvrir avec émerveillement comment Dieu nous a précédés, choisis, souvent malgré nous. C'est alors que nous pourrions reconnaître que le Désir d'un Autre nous a précédés, prévenus, protégés. « En ceci consiste l'amour, c'est Lui qui nous a aimés, le premier ! »

C'est bien ce que veut exprimer Benoît lorsqu'il évoque la formule de la profession monastique au chapitre 58. Le moine est celui qui consent à être accueilli : « Accueille-moi selon ta Parole et je vivrai, ne déçois pas mon attente ! » C'est alors, et alors seulement, que les vœux monastiques prennent leur véritable sens. Ils sont les instruments de libération de notre Désir véritable de cette sarabande des désirs qui obscurcissent le cœur de tout homme. L'obéissance n'a rien d'une soumission, mais elle est surtout désobéissance aux passions et aux pulsions qui règnent sur notre propre cœur. Nous allons enfin pouvoir revenir à celui dont nous a éloignés la désobéissance. La pauvreté n'a rien à voir avec le mépris des choses et des splendeurs de ce monde. Elle exprime plutôt cette prise de conscience que nous sommes plus grands que toutes les choses, les ambitions, les jalousies, les rivalités, parce que rien, absolument rien, ne suffira jamais à combler notre Désir. La chasteté n'a rien à voir avec la peur de la chair et de l'affectivité, mais elle est cette expérience troublante et humiliante de la fragilité de notre être divisé, et que seule la grâce peut réconcilier. Toute la Règle, dans ses plus humbles conseils, devient alors ce pédagogue qui nous accompagne sur les chemins de la libération du Désir.

Sur ce chemin de libération, la Parole de Dieu va devenir peu à peu notre compagnon, notre ami, notre consolation. Moïse était tiraillé entre le désir de voir Dieu et la crainte de mourir. David s'est laissé piéger par les passions et a expérimenté les conséquences terribles de ses aveuglements. La grande sagesse de Salomon n'a pas suffi à le protéger des tentations des idoles. La femme adultère, le cupide Zachée et l'impétueux Pierre ont fait l'expérience, qui est aussi la nôtre, du regard de Jésus qui sauve et pacifie. Dans ces tourbillons du désir que l'Écriture expose à nos yeux, nous pouvons faire l'expérience de cette communion dans l'aveuglement qui peut devenir communion dans la grâce du salut. Et nous pouvons nous écrier, avec l'Apôtre Paul, « c'est lorsque je suis faible que je suis fort » ! Les Écritures nous enseignent que la connaissance de soi va toujours de pair avec la connaissance de Dieu. En se révélant à nous, Dieu nous révèle également à nous-mêmes. Car le mystère du désir qui se creuse en nous n'est que le lointain reflet du désir que Dieu éprouve pour chacun de nous, un désir qui a pris le visage de Jésus.

GUILLAUME DE SAINT-THIERRY

Méditation Sept : Le désir de voir Dieu¹²

1. « De mon cœur est monté vers toi cette parole : Ma face t'a cherché ! Ta face, Seigneur, je la chercherai. Ne détourne pas de moi ta face ! Ne t'éloigne pas, en colère, de ton serviteur ! » (Ps 26, 8-9) Vouloir confronter ma face avec la tienne, ô Seigneur Dieu, scrutateur et juge des cœurs (Cf. Pr 24, 12), me semble une témérité exorbitante, une impudence, car si tu entres en jugement avec ton serviteur (Cf. Ps 142, 2), ma face d'injustice n'a qu'à s'enfuir devant la face de ta justice.

2. Pourtant si, par un effet de ta grâce, un amour brûlant pouvait me servir d'excuse, si une humilité ardente venait à mon aide, alors ils peuvent bien s'enfuir, tous ceux qui te haïssent (Cf. Ps 67, 2), pour moi, je ne fuirais pas ta face ! Si la première de ces vertus se lance avec audace, la seconde nourrit la confiance. Je n'ai pas conscience hélas ! d'avoir l'une ou l'autre (Cf. 1 Cor. 4, 4), mais je m'en proclame l'ami. Car si tu m'interroges pour me demander comme à Pierre : « M'aimes-tu ? » oh ! oui, je répondrai en toute assurance : « Seigneur, tu sais tout, tu sais que je veux t'aimer ! » (Cf. Jn 21, 15-17). Il veut t'aimer, mon cœur, jusqu'à ne plus rien vouloir que t'aimer. Quant à l'humilité, je m'attache à celle que les auteurs compétents définissent : le mépris de sa propre excellence ; mais quand je cours, sans même y prendre garde, au devant de petites occasions de me faire valoir, ou que je ne regrette pas assez vite celles qui, d'elles-mêmes, se présentent à moi, je ne vois que trop bien que je ne suis pas humble.

3. Il y a une autre sorte d'humilité, celle qui consiste à se connaître soi-même. Si on me juge d'après ce que je connais de moi, je suis perdu et, selon le dicton, je me suis présenté à

¹² Traduction : Père Robert Thomas o.c.s.o., *Guillaume de S. Thierry, Oraisons méditées*, Pain de Cîteaux, 21 ; Chambarand, 1964 ; p. 137-147. Texte reproduit avec l'autorisation de Dom Patrick Olive, abbé de Sept-Fons.

ton tribunal sous des auspices de malheur¹³ ! Si tu tiens pour de la vertu le fait d'avoir l'obsession de son péché (Cf. Ps 50, 5), je ne crois pas en être tout à fait dépourvu, car même malgré moi, alors que je poursuis d'autres sujets plus agréables, souvent se présente aux yeux de mon esprit la face hideuse de mes péchés, et j'en conçois de la haine pour moi. Ô Seigneur, que dire de plus de l'abominable face de ma conscience ? Et pourtant, si misérable qu'elle soit d'aspect, de comportement, cette conscience, c'est à tout moment que sa face ne fait que soupirer après la tienne ; et cela avec tant d'ardeur que tout ce qui touche à cette vie et cette vie elle-même, l'amour qu'elle a pour cette face le lui fait repousser avec dégoût et tenir pour rien ; du moment qu'elle te voit, que lui importe tout ce qu'elle peut voir !

4. Oui, c'est ainsi, ô toi qu'il ferait si bon voir, que te recherche ma face ! Ta face, je la cherche ! Dis, je t'en supplie, ne la détourne pas de moi ! Mais apprends-moi entre temps, ô Sagesse éternelle, par la lumière venue de ton visage, ce qu'est donc la rencontre de ces deux faces, car le désir que l'une a de l'autre me mine, et pourtant je ne connais encore bien ni l'une ni l'autre. Je me rends bien compte que s'il n'a pas été donné à l'apôtre Paul de te voir en cette vie face à face, si le disciple bien-aimé n'a pu te voir « tel que tu es¹⁴ », il faudrait avoir perdu le sens pour espérer et chercher ce qui a été refusé à celui qui t'aimait tant et à celui que tu aimais tant.

5. Pourtant, quand j'entends David parler de face à face, je reprends espoir d'obtenir ce qu'un de tes serviteurs a espéré ; non pas que j'oublie qui je suis, mais ta miséricordieuse indulgence me donne de l'espoir ; et bien que sur ce terrain je n'aie pas réalisé grand progrès, cependant j'ai l'ambition de n'être dépassé par personne dans l'amour. D'ailleurs, même si Moïse semble avoir essuyé un refus (Ex 33, 20) là où David ne désespérait pas le moins du monde, pourtant c'est bien de ce Moïse et des autres patriarches que David lui-même chante dans un psaume : « Ce n'est pas avec leur glaive qu'ils ont conquis la Terre (promise) ; ce n'est pas leur bras qui leur a donné la victoire, mais ta droite, ton bras et la lumière de ton visage » (Ps 43, 4). Et de lui-même il dit encore : « Seigneur, ta faveur m'avait affermi dans la prospérité ; tu as détourné de moi ta face, et j'ai été abattu » (Ps 29, 8). Cette face, ô très doux, que tu as détournée parfois du pieux David – ce qui le jetait dans l'abattement –, tourne-la vers moi et je serai consolé (Cf. Ps 70, 21) ; cette face qui, avant de s'être détournée, était ta faveur qui l'avait affermi dans la prospérité ! Et que conquière ma terre ta droite – et ton bras, et la lumière de ton visage –, elle qui conquiert jadis la terre de ces patriarches que tu aimais ! Car je n'entends personne traiter, parler si souvent et si familièrement de ton visage, de ta face, que David¹⁵. Et l'on ne peut supposer qu'il n'ait pas expérimenté ton visage, celui qui l'implore pour en tirer tous ses jugements (Cf. Ps 16, 2), celui qui, avec ton visage, pense pouvoir être rempli de joie (Cf. Ps 15, 11) ; celui aussi qui, proclamant bienheureux le peuple expert dans la jubilation, ajoute ces mots : « Seigneur, c'est à la lumière de ton visage qu'ils marcheront » (Ps 88, 16-17).

¹³ Litt. : « Sous des auspices de malheur j'ai tendu le pied dans la justice de ton jugement ».

¹⁴ Allusion à I Jn 3, 2 : « ... ce que nous serons n'a pas encore été manifesté. Nous savons que lors de cette manifestation nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est ».

¹⁵ Ainsi le texte qui commence cette méditation et le dernier verset des psaumes 15 et 17.

6. Avec tout le soin que je peux y mettre, ô Dieu de mon cœur (Cf. Ps 72, 26), je fixe moi aussi ton visage, pour en tirer le jugement que je dois porter là-dessus ; je trouve ceci – et la voix de ma conscience me crie qu’elle est pleinement d’accord – : ton visage, ta face, c’est la connaissance de ta vérité. Ton bienheureux peuple, en tournant de ce côté la face de sa bonne volonté, jubile de joie en esprit dans le Saint-Esprit, il célèbre la fête de l’année jubilaire¹⁶, dans la contemplation et la jouissance de ta vérité ; il marche à sa lumière en dirigeant ses pas, en réglant tout ce qui le concerne d’après les jugements de ta justice (Cf. Ps 118, 133 et 160).

7. Il y a, il est vrai, une autre face – un autre visage de ta connaissance –, celle dont il fut dit à Moïse : « Tu ne verras pas ma face ; l’homme ne peut me voir sans mourir » (Ex 33, 20). C’est la vision ou science de ta divine majesté qui, en cette vie, est plutôt une science par ignorance ; celui qui sait comment l’ignorer a atteint ici-bas les sommets de la science.

8. Mais, Seigneur, bien que les ténèbres de notre ignorance et de notre aveuglement humain te servent de retraite pour cacher cette face, pourtant, à l’entour se trouve ton tabernacle (Cf. Ps 17, 12, dans la Vulgate : « Il a fait des ténèbres sa retraite ; sa tente était tout autour de lui, l’eau ténébreuse des nuées de l’air ».), je veux dire qu’il se trouve dans ces saints remplis de lumière qui, devenus étincelants, incandescents (Cf. peut-être Jn 5, 35) pour avoir vécu tout près de ton feu, illuminaient et enflammaient les autres de leur parole, de leur exemple, et faisaient entrevoir l’ineffable joie de la connaissance que nous aurions plus tard de toi, celle qui nous donne de te voir tel que tu es, le face à face. En attendant, les foudres de ta vérité ont, par leur ministère, embrasé le monde entier, ses éclairs l’ont illuminé (Cf. Ps 76, 19), pour la plus grande joie de ceux qui ont des yeux sains, pour le trouble et la confusion de ceux qui préfèrent les ténèbres à la lumière (Cf. Jn 3, 19).

9. Car la manifestation de ta vérité ici-bas, quelle que soit la manière dont elle s’opère, peut se comparer à ton soleil, que tu fais se lever sur les bons comme sur les méchants (Cf. Mt. 5, 45), et qui garde sa pureté de nature, adaptant son action à toutes les matières qu’il atteint, séchant la boue et faisant fondre la cire, versant sa lumière sur tout œil, le bon et l’aveugle, le bon pour qu’avec la lumière il voie davantage, l’aveugle pour le laisser dans les ténèbres. Il en fut de même de toi, ô Sagesse divine et Lumière de vérité, quand tu vins en ce monde, toi par qui le monde a été créé ; tu répandis ta lumière sur tout homme venant en ce monde, mais les ténèbres ne te saisirent point ; pour ceux qui te reçurent, toi et la vérité de ta lumière, tu donnas le pouvoir de devenir enfants de Dieu (Jn 1, 5-12 sous-tend ce passage).

¹⁶ L’année jubilaire dont il est question dans le Lévitique (25, 8 s.), comme une grande fête qui dure toute l’année.

SEPT TEXTES BREFS

1

La première manière d'aimer est un désir qui vient, tout agissant, de l'amour. Ce désir doit régner longtemps dans le cœur avant d'être capable d'en expulser efficacement toute résistance. Il doit opérer avec fermeté et circonspection et croître virilement dans cet état. Cette manière est un désir qui provient incontestablement de l'amour : en effet, l'âme bonne qui veut servir efficacement notre Seigneur, le suivre pieusement et vraiment l'aimer est irrésistiblement attirée à s'établir et à demeurer dans la pureté, la liberté et la noblesse que le créateur lui donna en la faisant à son image et à sa ressemblance. Voilà ce que l'âme doit chérir intensément et entourer du plus grand soin.

(Béatrice de Nazareth, *Des sept degrés de l'amour de Dieu. La première manière d'aimer*, in *La vie de Béatrice de Nazareth*, Oka : Abbaye Notre-Dame du Lac, 2009, p. 193.)

2

Il est une autre manière de voir Dieu d'autant plus différente de celles-là qu'elle est plus intérieure. Elle est donnée quand Dieu daigne, de son propre mouvement, visiter l'âme qui le cherche. Mais celle-là seulement qui s'est vouée à cette recherche de tout son désir et de tout son amour. Voici le signe de cette venue de Dieu, comme nous l'apprenons de celui qui en a fait l'expérience : « Un feu s'avancera devant lui, et il embrasera ses ennemis alentour. » Il convient en effet que l'ardeur d'un saint désir précède la face de Dieu en toute âme où lui-même doit venir ; une ardeur qui consume toute la rouille des vices et prépare ainsi une place pour le Seigneur. L'âme connaît que le Seigneur est tout près d'elle lorsqu'elle se sent embrasée de ce feu.

(Bernard de Clairvaux, *Sermon sur le Cantique*, 31, 4, in Bernard de Clairvaux, *Sermons sur le Cantique*, T. 2, Paris : Cerf, 1998, p. 433ss.)

3

La mise à exécution du saint désir et de la sainte résolution suppose une manière d'exercer son corps et son âme pour soutenir la convoitise de l'esprit contre celle de la chair. Cela en s'accordant avec l'esprit en vue de la justice et en refusant de consentir à la chair contre la justice. Le désir et la résolution concernant la justice, et leur indéfectible exécution, portent à son accomplissement la sainte haine contre la convoitise de la chair. Celle-ci entraîne l'injustice par le désir et la résolution de faire le mal, et elle l'accomplit en excluant le désir et la résolution de faire le bien.

(Baudouin de Forde, *Sermon 18, 72*, in Baudouin de Forde, *Grâce et beauté de la Vierge Marie et autres sermons*, Tome II, Oka : Abbaye Notre-Dame du Lac, 2004, p. 142.)

4

Les *convoitises du monde* sont au nombre de trois : la vanité, la sensualité et l'ambition. Les *convoitises du monde* consistent dans le fait de désirer le tape-à-l'œil, les plaisirs sensuels et les honneurs. Voilà les trois choses que désirent les gens du monde. Ils désirent le tape-à-l'œil que l'on trouve dans l'élégance des vêtements, la vélocité des chevaux, le vol rapide des oiseaux, l'intelligence des chiens ou le spectacle des jeux. Toutes ces choses sont vaines et dénuées de consistance et de vérité. Ils désirent aussi les plaisirs sensuels que l'on trouve dans

les nourritures raffinées, des boissons variées, la satisfaction des passions déréglées et autres choses semblables. Ils désirent encore les honneurs de ce monde, tels que la dignité royale, une charge comtale, la fonction épiscopale et autres dignités semblables.

(Ælred de Rievaulx, *Sermon pour l'année*, 31, 20, in Ælred de Rievaulx, *Sermons pour l'année*, 3, deuxième collection de Clairvaux, Sermons 29 à 46, Oka : Abbaye Notre-Dame du Lac, 2002, p. 53.)

5

Nos désirs, pour l'essentiel, consistent en trois choses : le bien, l'utile, l'agréable (*quod decet, quod expedit, quod delectat*). Oui, voilà ce que nous convoitons, et chacun désire ces trois choses, mais l'un davantage l'une, l'autre davantage une autre. Tel est voué à la recherche de la jouissance, au point de ne se contenter ni de ce qui est honnête ni de ce qui est utile. Tel autre se concentre sur son profit, en négligeant aussi bien l'honnêteté que l'agrément. Tel autre encore marque moins d'attention pour la jouissance et pour l'utilité, car il poursuit seulement ou avant tout l'honneur.

Le désir de ces trois réalités n'est en rien répréhensible, pourvu que nous les recherchions là où vraiment nous pouvons les trouver. Car là où elles se situent vraiment, elles ne forment qu'une seule et même chose : le bien suprême, la gloire suprême, l'utilité suprême, la jouissance suprême. Oui, en vérité, voilà réellement – dans la mesure où nous sommes capables de le percevoir en ce moment – voilà réellement l'objet de notre attente : voir en nous la majesté de Dieu, telle que la promesse nous en a été faite, pour qu'en tous Dieu soit tout : tout agrément, tout profit, tout honneur.

(Bernard de Clairvaux, *Pour la Vigile de Noël*, V, 7, in Saint Bernard, *Sermons pour l'année*, Brepols / Les Presses de Taizé, 1990, p. 111.)

6

Pourquoi t'en vas-tu, bon Jésus ? Pourquoi disparais-tu ? Pourquoi déçois-tu ta bien-aimée dans son désir ? C'est toi qui suscites ce désir, et toi qui la privas de cette délectation. Serait-ce peut-être que, par ce moyen, tu entraînes sa convoitise vers une plus grande avidité et un désir plus ardent – ceci en lui enlevant cette abondance qu'est ta présence ? – Oui, il en est bien ainsi. Ces ruses de l'amour enflamment davantage l'amour lui-même, et, en le décevant ainsi, elles le portent à son comble.

(Gilbert de Hoyland, *Sermon sur le Cantique des cantiques*, 43, 3, in Gilbert de Hoyland, *Sermons sur le Cantique des cantiques*, t. II : Sermons 21 à 47, Oka : Abbaye Notre-Dame du Lac, 1995, p. 333.)

7

L'esprit raisonnable a été créé pour se réjouir et se délecter avec Dieu, de Dieu et de toutes choses en lui seul. En vérité il a été créé raisonnable pour rechercher Dieu lui-même en soi-même et en toutes choses ; il a été créé concupiscible pour l'aimer et le désirer lui seul ; il a été créé irascible pour repousser tout ce qui s'oppose à cette contemplation et à cette délectation, selon la parole : « Pour qu'il sache », par le rationnel, « réprouver le mal », par l'irascible, « et », par le concupiscible, « choisir le bien ».

(Isaac de l'Étoile, *Sermon* 25, 5, in Isaac de l'Étoile, *Sermons*, tome II, Paris : Cerf, 1974, p. 119.)

QUATRE PENSÉES

1



Sœur Magdalena Aust (Mariafrieden)

Date de naissance : 1946

Date d'entrée : 1971

Email : sr.magdalena@mariafrieden-ocso.deu

Les nouveaux venus dans nos monastères sont souvent surpris ou même épouvantés, quand ils rencontrent des membres d'un certain âge qui expriment leur impatience de la mort, désireux qu'ils sont d'« aller au ciel ». Pendant de longues années de recherche de Dieu, ils ont appris qu'aucun homme ne peut voir Dieu et rester en vie », comme le Seigneur l'a dit à Moïse. La mort est la porte, le passage obligé pour entrer dans la vie véritable. Et, de fait, nous pouvons souvent reconnaître un peu de cette grâce ultime rayonnant du visage de nos morts bien-aimés : paix sereine et beauté, une sorte de transfiguration.

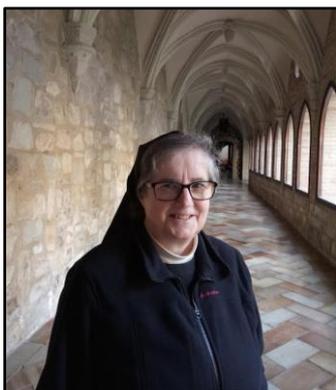
Dieu nous veut beaux, car Lui-même est beauté, et dans cette ultime rencontre « face à face », il restaure l'image de lui-même qu'il a jadis créée. Avoir soif de Dieu est décrit comme le désir de cette rencontre « face à face ». Cette impatience est si forte qu'elle dédaigne toutes les choses de cette vie, et même la vie elle-même, pour l'amour de Sa face.



Par conséquent l'Abbé Guillaume s'efforce à l'humilité, à la vérité sur lui-même : « Apprends-moi, ô Sagesse éternelle, par l'illumination de ton visage, quelle est cette face qui est tienne et quelle est la mienne », et dans la lumière de ta vérité, de cette face, je marcherai selon les jugements de ta droiture. Mais la connaissance de ta divine majesté est mieux connue dans cette vie par inconnissance.

La miniature montre un moine en prière, et les deux faces sont devenues semblables. Il est devenu peu à peu ce qu'il regarde, ce qu'il contemple.¹⁷

¹⁷ Traduction : Sœur Christine Aptel (Val d'Igny).



Sœur María Presentación Lite Magaña (Tulebras)

Date de naissance : 29 octobre 1949 ; date d'entrée : 24 septembre 1974

Email : presenlite@gmail.com

Guillaume avait converti en une impulsion sans repos, active, la première intention que saint Benoît veut voir chez celui qui aspire à devenir moine. « Si vraiment il cherche Dieu » (RB 58, 7).

La notion de cœur illuminé est l'une des expressions dans lesquelles se reflète de diverses manières son expérience intérieure, la contemplation du visage de Dieu. Dieu a manifesté en long et en large, dans les textes de la révélation, son désir de s'ouvrir, d'illuminer, de communiquer à tous *l'image et la ressemblance* de son être, de sa propre vie divine.

Devant cette lumière, Guillaume a la témérité de prétendre contempler *face à face* le visage de Dieu amour, devant lequel le visage humain est bien plutôt souillure, obscurité, péché qui devrait fuir, se cacher, disparaître comme le fit le premier homme.

Guillaume aide à poser les pieds sur terre. Devant la connaissance de sa propre indignité et de la clarté enveloppante du visage de Dieu, il s'interroge : « Et si tu me demandes, comme à Pierre : ' M'aimes-tu ? ' – Seigneur, tu sais que je veux t'aimer et que mon cœur ne veut rien d'autre que t'aimer. » Mais alors Guillaume remarque aussi, tout au fond de son être, de petites racines d'aspirations qui manifestent que son humilité n'est pas tout à fait transparente.

Dans cette demi-obscurité, Guillaume prend conscience, à la lumière irradiante du visage de Dieu, qu'il n'est pas tout à fait humble et il nous montre la nécessité de parvenir à une profonde connaissance de soi avant de d'aspirer à la transparence totale de la lumière de Dieu. « Connais-toi toi-même » pour découvrir la racine de cette clarté obscure qui est supposée se trouver dans le cœur.

Guillaume demande instamment : « Oh vision désirable ! Montre-moi en quoi consiste la rencontre *face à face*. » Il semble que ce ne soit pas possible dans la vie présente, mais ce qui sauve le peuple, ce n'est pas « son bras mais ta droite et *la lumière de ton visage...* » (Ps 43, 4). À partir de là, Guillaume prend courage pour demander au Seigneur que ce regard divin illumine sa conscience et découvre en elle « que ton visage et ta face sont la connaissance de ta vérité ».

Dans son ascension mystique, Guillaume pénètre dans la nuée, dans la face lumineuse du non-savoir. « La vision ou la science de ta divine Majesté, dans la vie présente, est plutôt une science par ignorance ; ce n'est pas par la science que l'on sait quelque chose. C'est en cela que consiste le sommet de la science dans notre vie ». C'est dans cette ligne que se développe le traité de Guillaume sur *l'Énigme de la foi*.

Tandis que nous cheminons avec Guillaume, nous pouvons prier avec lui et comme lui : « Oh vision désirable ! Mon visage te cherche. Je cherche ton visage, je t'en prie, ne le détourne pas de moi. »¹⁸

¹⁸ Traduction : Sœur Anne Morin (Laval).



Dom Samuel Lauras (Nový Dvůr)

Date de naissance : 1954

Date d'entrée : (Sept-Fons) 1983, (Nový Dvůr) 2002

Email : experientia@novydvur.cz

Jeune moine, j'étais rebuté par la distance culturelle qui nous sépare des auteurs cisterciens. Grâce aux commentaires de théologiens médiévistes, j'ai compris qu'ils pouvaient m'apporter beaucoup à condition de mettre en relation le texte – fruit de l'expérience de l'auteur – avec l'expérience de ma vie monastique dans ce qu'elle a de plus concret et de plus sincère. Retenons deux thèmes :

La recherche du visage du Christ et l'humilité. Chercher à connaître le Christ, croire qu'il est possible de vivre en sa présence, l'aimer au-delà des obstacles qui sont en nous et que l'humilité apprend à connaître et à accepter, au-delà de l'obscurité de la foi qui se dresse devant nous... Quoi d'autre nous a attirés au monastère et motive nos choix quotidiens, notre fidélité et notre persévérance ? On pourra chercher dans ce texte des allusions au chapitre 7 de la Règle.

Lumière et obscurité. Deux personnes qui se font face ne peuvent marcher dans la même direction. Marcher à la suite du Christ exige de consentir à ne le voir que de dos (cf. VII 7). Forte évocation de la foi qui soutient notre cheminement. Cette obscurité, pourtant, due à notre « aveuglement », n'est pas exempte de la lumière reçue par ceux qui nous précèdent (cf. VII 8), les saints, également nos ancien(ne)s. Grande leçon et grand art : se soutenir mutuellement sans prétendre se regarder face à face pour se lier les uns aux autres, mais plutôt pour marcher ensemble et s'attacher au Christ dans un authentique détachement.



Dom Thomas Xavier Davis (Vina)

Date de naissance : 27 October 1933

Date d'entrée : 28 Janvier 1951 (Gethsemani) ; 16 Septembre 1955 (Vina)

Email : thomasxdavis@gmail.com ou : txdavis@newclairvaux.org

« Je trouve ceci – et la voix de ma conscience me crie qu'elle est pleinement d'accord – : ton visage, ta face, c'est la connaissance de ta vérité. Ton bienheureux peuple, en tournant de ce côté la face de sa bonne volonté, jubile de joie en esprit dans le Saint-Esprit, (Guillaume de Saint-Thierry, *Médit.* 7, 6).

« Une face de bonne volonté », cette expression a attiré mon attention. Quand j'ai du mal à vraiment mettre en pratique cette bonne volonté, essentielle pour le bon zèle (RB 72), les événements qui surviennent quotidiennement dans la vie monastique prennent toute leur signification. Une bonne volonté m'aide ou bien à éliminer des désirs inappropriés, ou à orienter d'autres désirs vers la paix intérieure et vers une vie en communauté équilibrée.

Une bonne volonté m'aide à vivre authentiquement dans la vérité et avec honnêteté. Je trouve que le bon zèle surgit de cette expérience. C'est le visage que je veux présenter à Dieu. Dans la *Méditation* 3, Guillaume de Saint-Thierry fait une distinction entre le visage de Dieu : « bon » : ce que Dieu est, et la face de Dieu, « la bonté » : ce qui nous attire à Dieu. Faire tout son possible pour avoir une bonne volonté avec le bon zèle est très exigeant, surtout lorsque cela va à l'encontre du soi bien enraciné dans sa volonté propre. Ici, *via* la bonne volonté, le défi évangélique entre dans ma vie : l'humilité ou mourir à moi-même en prenant ma croix. La bonté divine est toujours présente devant moi. Lutter pour avoir une bonne volonté simple, pleine de zèle me met en contact avec la bonté de Dieu, et c'est la colle qui tient mon visage près du mystère de la face de Dieu.¹⁹

¹⁹ Traduction : Sœur Laurence Gouezin (Campénéac).

POUR VOTRE CAHIER DE NOTES

1. Écrivez trois points ou idées que ce dossier a fait surgir en vous et dont vous voudriez vous souvenir.
2. Si cela vous dit, écrivez une réponse personnelle sur les points étudiés dans ce dossier. 250 mots seront suffisants.
3. Si vous voulez partager cet essai, vous pouvez l'envoyer à Père Michael Casey, (Tarrawarra) : experientia.editor@gmail.com. S'il-vous-plaît, mettez une photo de vous-même, avec votre nom et adresse du monastère, votre date de naissance, la date de votre entrée, et votre adresse électronique personnelle.

QUELQUES LECTURES POUR APPROFONDIR

Michael Casey, « Désir et désirs dans la tradition occidentale » (*“Desire and Desires in Western Tradition,”*) *Tjurunga* 71 (2006), pp. 62-92. En espagnol, *Cistercium* 60, no. 250 (2008), pp. 103-138.

John Morson, « Chercher Dieu par le désir » (*“Seeking God by Desire,”*) *CSQ* 2.2 (1967), pp. 175-186.

Bernardo Olivera, « Notes sur l'Anthropologie du désir au service de la formation monastique », (*“Notes on the Anthropology of Desire at the Service of Monastic Formation,”*) Conférence aux Chapitres Généraux, 2005.

Wharff, Jonah : « Bernard de Clairvaux et René Girard, sur le désir et l'envie » (*“Bernard of Clairvaux and René Girard On Desire and Envy,”*) *CSQ* 42.2 (2007), pp. 183-207.



UNITÉ QUATRE

Imago Dei

IMAGO DEI

Dans cette Unité, nous allons parler de l'anthropologie cistercienne, la compréhension fondamentale de la réalité humaine qui est à la base de notre spiritualité. Il y a beaucoup de composants distincts dans cet enseignement qui peuvent mettre en lumière notre propre expérience.

- ❖ La réflexion théologique de l'image de Dieu dans le texte de la Genèse.
- ❖ Le thème de la connaissance intégrale de soi.
- ❖ La dignité de chaque personne humaine.
- ❖ L'idée que nous sommes appelés à mener à l'accomplissement cette image.
- ❖ La reconnaissance de la résistance interne à l'action de la grâce.
- ❖ Quelques auteurs ont suivi Évagre et Cassien en voyant ce principe contraire comme une résultante de la présence inhérente de démons ou de pensées qui nous portent au mal.
- ❖ L'expérience de la tentation.
- ❖ L'enseignement de Thomas Merton sur la profondeur du soi comme distinct du soi extérieur.

Isaac est l'un des pères cisterciens les plus académiques et quelques-uns de ces sermons sont très profonds. Dans le sermon présenté dans cette Unité, il parle simplement de l'Évangile du dimanche, en l'utilisant comme fondation pour sa méditation sur l'expérience de la tentation, un thème propice au Carême. En jouant sur le double sens latin du mot *confessio*, Isaac parle du fait que sans la reconnaissance réaliste et la confession des péchés, il ne peut y avoir confession de la louange.

QUESTIONS POUR LA RÉFLEXION

1. Qui suis-je ? Je ne suis pas mes pensées, je ne suis pas mes sentiments. Je ne suis pas mes problèmes. D'où viennent les éléments de mon identité : famille, éducation, amis, expériences, vocation, position en communauté ? Quels sont les films, les romans, la musique, la poésie, les médias sociaux, l'expérience de la beauté, de pertes, des moments traumatiques qui ont contribué à mon paysage intérieur ?

2. Comment définir l'expérience de mon moi, illuminé par la doctrine traditionnelle sur les êtres humains créés (non pas faits par eux-mêmes) à l'image de Dieu (*ad imaginem Dei*) et donc leur orientation vers Dieu ?

3. Jusqu'à quel point mon identité a été socialement mise en place (en se conformant aux attentes présumées des autres : parents, éducateurs, supérieurs, amis) ? Jusqu'à quel point est-ce que dans ma vie, j'ai expérimenté la libération de la tyrannie de telles attentes ?

4. Est-ce que je suis conscient de ce que les autres perçoivent, affirment ou répondent aux événements différemment de moi ? Est-ce que je suis heureux de l'identité unique des autres ?

Ou bien est-ce que cela me rend fragile ? Jusqu'où est-ce que je vois la différence (personnalité, idées, aptitudes, etc.) comme une menace à mon identité et à mon bien être ? Ou bien est-ce que je sens la complémentarité comme une richesse ? Est-ce que je suis heureux de rejoindre les autres façons de penser ou de faire les choses ? Est-ce que je ressens un très grand besoin de m'affirmer moi-même et d'exprimer mon identité par des actions qui me différencient des autres ?

5. Thomas Merton fait une grande distinction entre le soi superficiel ou faux, et le soi vrai ou profond. Est-ce que je peux remarquer cette dualité dans ma propre expérience ? Est-ce que la vie monastique m'a aidé à être plus conscient de ce conflit potentiel ? Est-ce que je peux accepter que quelquefois les autres voient mieux mon vrai moi que moi-même ?

6. Comment est-ce possible d'avoir un sens profond de son moi sans faire place à un individualisme (*singularitas*) ? Comment est-ce que je reconnais et dépasse mes démons personnels, est-ce que j'apprends l'harmonie avec les autres ?

7. Comment ma vie dans le monastère m'a aidé, par grâce et petit à petit, à devenir la merveilleuse personne que Dieu a créée pour être ? Suis-je en paix avec la lenteur du processus ?²⁰



²⁰ Traduction : Sœur Laurence Gouezin (Campénéac).

INTRODUCTION À ISAAC DE L'ÉTOILE : SERMON 38



Dom Elias Dietz (Gethsemani)

Date de naissance : 6 décembre 1959

Date d'entrée : 6 juin 1988

Email : elias40051@gmail.com

J'ai peur, souvent. L'angoisse n'est pas seulement un mauvais souvenir, elle est une vieille sorcière à qui j'ai malgré moi signé un bail emphytéotique. Je lui laisse le placard à balais et je tâche de lui fixer quelques limites. Elle est mon petit Léviathan domestique, seulement muselé, encore bavard²¹.

Ce témoignage d'une femme du vingt et unième siècle, se remettant d'une crise personnelle, nous fait entendre un écho lointain d'Isaac de l'Étoile au douzième siècle, enseignant ses frères moines sur la vie intérieure :

Pour moi, je pense connaître et reconnaître fort bien mon démon à moi. Rien qui me soit plus connu, car rien ne m'est plus nocif. Rien qui me soit plus familier, car rien ne m'est plus habituel. Je n'ignore pas quelle sorte de tentation me presse plus souvent et plus violemment... [Ce démon] est pour moi extrêmement loquace... ; il tisse des fables interminables et absolument mensongères. (7-8)

Qu'on appelle cet intrus un Léviathan domestique ou un démon familier, c'est une expérience humaine commune, semble-t-il, que le monde intérieur soit parfois si chaotique et si bruyant qu'on ne peut l'expliquer que par la présence à l'intérieur de soi de quelqu'un ou de quelque chose faisant du vacarme. Et lorsque ce vacarme est trop bruyant, il bloque les oreilles et lie la langue.

²¹ Marion Muller-Colard, *L'autre Dieu. La plainte, la menace et la grâce*, Paris : Albin Michel, 2017, p. 125.

Cette image d'un démon familier, Isaac la prend d'un passage de l'Évangile de Luc dans lequel Jésus guérit un homme possédé « d'un démon muet ». (Luc 11, 14). Selon l'interprétation d'Isaac, la raison pour laquelle cet homme est muet, est que le démon a tellement monopolisé son monde intérieur qu'il ne peut plus être en relation avec lui-même ou avec quiconque autour de lui. Isaac continue en confessant qu'il a expérimenté la même dynamique en lui-même : [ce démon] souvent « s'empare si bien de mes oreilles [...] qu'il ne m'est plus loisible ni de lire ni d'écouter une lecture. Ainsi, en me parlant, il me rend complètement muet, il me fait devenir stupide et sourd ». (8)

Comme le reconnaît si candidement Isaac dans ce sermon, il n'y a pas moyen de s'évader de ces pensées, paroles et images qui constamment vont et viennent à la conscience humaine. On peut limiter leur impact en les confinant au placard à balais, ou, comme le suggère Isaac, on peut les combattre à l'aide de versets de psaumes imprécatoires. Mais, comme il l'admet, cette stratégie au chœur (*in concione psallo*) est alors contrée par le démon chantant ses pensées flatteuses (*multa concionatur*) :

Il me tient de longs discours, tantôt sur ma science, tantôt sur ma piété, tantôt sur mon savoir-faire, tantôt sur ma famille, tantôt sur mon charme, tantôt sur mon éloquence, tantôt sur ma distinction. (8)

Les gens du vingt et unième siècle tendent à considérer la connaissance de soi comme un outil pour s'améliorer soi-même ou être maître de soi. Pour Isaac dans ce sermon, la connaissance de soi est différente. Pour lui elle est inséparable du péché et de l'échec. L'expression la plus authentique pour la connaissance de soi est une humble confession. C'est ainsi que la componction et le regret de ses péchés sont plus importants que la perspicacité psychologique. Au cœur du message d'Isaac on trouve la notion patristique que la confession est déjà louange à Dieu, « car la confession donne la beauté, et la beauté est une louange ». (10)

Lorsque la langue est assez libre pour confesser, elle peut alors se déployer en toutes sortes de paroles, bonnes et porteuses de vie, libre de la domination du démon « qui lie la langue du lien de la convoitise, de la crainte et de la honte ». (19)

Pour rester dans le contexte, il est bon de garder en mémoire que le sermon 38 n'est pas isolé mais va de pair avec le sermon 39. Les deux sont un commentaire de la pericope évangélique du troisième dimanche de Carême, parfois appelé « Jésus et Bézéboul ». D'une certaine manière les deux sermons se renvoient l'un à l'autre : l'un a affaire avec regarder à l'intérieur de soi, et l'autre avec regarder à l'extérieur de soi. Dans le sermon 38, Isaac se concentre sur la personne muette de laquelle Jésus chasse un démon. Dans le sermon 39, il se concentre sur les Pharisiens qui refusent d'attribuer à Jésus cette action, et qui effectivement blasphèment contre l'Esprit Saint en proclamant que c'est par Bézéboul que Jésus chasse les démons. Isaac voit dans le démon qui lie la langue l'image de l'impénitence ou le refus d'admettre le mal à l'intérieur de soi (sermon 38) ; et il voit dans les pharisiens l'image de l'envie ou le refus de regarder plus loin que soi-même et de reconnaître le bien dans les autres (sermon 39).

Dans un contexte encore plus large, il est bon de garder à l'esprit que le sermon 38 est construit autour d'un schéma de conversion et de progrès, en trois parties, que l'on retrouve souvent dans les écrits d'Isaac. Tout d'abord en 38, 11 : « la discipline fait que la contrition du cœur doit être première, puis la confession de la bouche et ensuite doit prendre place la correction des actes ». On le retrouve de nouveau, légèrement modifié en 38, 15 : « Mais le

commencement de la justice du pécheur est la confession des péchés comme il est écrit, ‘les hommes droits sont les premiers à s’accuser eux-mêmes’. C’est ensuite que l’on peut louer Dieu ; et en troisième lieu, on peut enseigner son voisin ». Au fond, ce sont les trois étapes classiques du progrès spirituel. Pour Isaac, chaque étape est un pas vers l’intégration dans le Corps de l’Église, le Christ total.

À la lumière de l’enseignement d’Isaac, la notion ordinaire de connaissance de soi ou du vrai et du faux moi, paraît quelque peu individualiste. De son point de vue, se trouver soi-même et trouver sa place dans le Corps Mystique ne peuvent pas être séparés. Si vous voyez et reconnaissez votre vérité, votre cœur est touché de componction. Cette peine salutaire vous rend libre et vous rétablit dans la relation à vos frères et sœurs. Et si vous utilisez bien cette liberté nouvelle, à votre tour vous rétablissez la relation dans la communauté.²²

ISAAC DE L’ÉTOILE

Sermon 38 : 1^{er} sermon pour le 3^e dimanche de Carême

1 – *Jésus était en train d’expulser un démon, et celui-là était muet.* Il était facile au Seigneur Jésus, frères très chers, d’expulser de cet homme-là un démon qui, sans sa permission et son autorisation n’aurait pu en aucune manière entrer en lui. En effet, il n’est rien, dans toute la multiplicité des réalités créées, que le Père n’ait créé par lui et qu’il ne dirige de même par lui. C’est donc quand, et pourquoi, et comme il a voulu, qu’il lui a permis d’entrer, et quand, et comme il a voulu, qu’il l’a expulsé.

2 – Lui donc qui, par sa présence corporelle, était alors en train d’expulser un démon, est celui qui auparavant, après et aujourd’hui, en quelque endroit que cela se produise, expulse les démons par la puissance divine, par l’entremise de qui il veut, anges ou hommes, et que ceux-ci soient bons ou mauvais, et comme il le veut, soit par la prière, soit par une adjuration, soit par une incantation, soit par des herbes, soit par des pierres ou de toute autre manière. Assurément tout pouvoir lui appartient dans le ciel et sur la terre, pouvoir que, selon la divinité il a toujours eu du Père, et, que, selon l’humanité, il a un jour reçu. Tout pouvoir m’a été donné, dit-il, dans le ciel et sur la terre. Or, afin que ce pouvoir soit cru sincèrement partout et toujours, il l’a fait connaître manifestement en un certain lieu et une première fois.

3 – A ses disciples il avait donné pouvoir sur tous les démons, et cependant quelqu’un leur amena son fils possédé par un démon, qu’ils ne pouvaient absolument pas guérir en l’absence de Jésus. Comment donc avaient-ils pouvoir sur tous les démons, s’ils ne l’avaient pas sur celui-là ? ou s’ils l’avaient, pourquoi ne l’expulsaient-ils pas ?

4 – Dans ce cas, l’absence corporelle de Jésus et l’impuissance des disciples représentaient assurément ce que nous avons dit préalablement : de toute évidence, sans la présence de la puissance divine et une grâce de coopération, nulle part, quelque démon que ce soit ne pouvait être expulsé. Par conséquent, lorsque ceux-là demandent pourquoi ils ne pouvaient l’expulser, il répond ainsi : « À cause de votre incrédulité ». Cela, ils ne le savaient pas encore, ou bien ils ne le croyaient pas comme il faut. De là vient aussi que, dans un autre endroit, comme ils

²² Traduction : Sœur Claire Bouttin (Redwoods).

s'arrogeaient quelque chose, il les fit revenir à eux-mêmes en disant : « Ne vous glorifiez pas de ce que des esprits vous sont soumis, etc. En effet je voyais Satan tomber du ciel comme un éclair à cause de son arrogance ».

5 – Cet exposé préalable, frères, a pour but d'éviter que quelqu'un ose s'arroger quelque chose, et se glorifie sottement en ce qu'il a reçu. Dieu est en effet celui qui opère toutes choses en tous, expulsant miséricordieusement les maux et apportant les biens, et parfois, avec justice, enlevant les biens et apportant les maux.

6 – Donc Jésus était, et il est jusqu'aujourd'hui, en train d'expulser un démon. Que chacun, frères très chers, demande pour soi au bon Jésus, et ceci sans relâche, qu'il expulse entièrement de lui son démon ou, entre temps, qu'il le contienne. En effet, quoique tous les démons nous soient hostiles, et qu'ils se réjouissent du dommage par nous subi, lorsqu'ils le causent ou qu'ils le découvrent accompli, bien qu'un très grand nombre, allant çà et là comme par hasard, lancent souvent des affaires autour d'un très grand nombre de personnes pour les abuser, cependant, chacun a un démon familier, qui espionne autour de lui en première ligne, qui l'observe en tout lieu et en toutes choses : cela, il ne faut absolument pas que le moine l'ignore, l'Écriture ne le tait pas.

7 – Moi, en effet, frères très chers, je crois très bien connaître et reconnaître le mien. Rien ne m'est plus connu parce que rien ne m'est plus nocif. Rien ne m'est plus familier, parce que rien ne m'est plus ordinaire. Quel genre de tentation me presse le plus souvent et le plus violemment, je ne l'ignore pas. De quel côté je peine plus facilement, je le sais. D'où aussi il me faut m'écrier, en homme qui voit sa faiblesse et connaît son ennemi : « Seigneur Jésus, qui seul es puissant, arrache le faible de la main des plus forts que lui, l'indigent et le pauvre à celui qui le pille. Arrache le pauvre, et libère l'indigent de la main du pécheur. Arrache-moi de la main du pécheur et de la main de celui qui agit contre la loi et de l'injuste ». En effet, frères très chers, lorsque je psalmodie dans l'assemblée ces choses et d'autres semblables, de toute façon, c'est contre lui que je dirige en secret le psaume.

8 – *Et celui-là, dit-il, était muet.* Le mien est pour moi très loquace et, sur la gloire de ce monde, sur ses honneurs et ses délices, il tisse les fables les plus longues et les plus mensongères ; et sur ceux –ci et ceux-là, il chuchote mille soupçons ; il promet des merveilles, il me menace de choses étonnantes ; mille fois, il dit mensongèrement que je peux beaucoup de choses que je ne peux pas, que je ne peux pas beaucoup de choses que je peux ; il dit qu'on dit à mon sujet des choses extraordinaires, bonnes et mauvaises ; tantôt sur ma science, tantôt sur mon esprit religieux, tantôt sur mes mœurs, tantôt sur ma famille, tantôt sur mon charme, tantôt sur mon éloquence, tantôt sur ma distinction, il me tient des discours sur beaucoup de choses. Pourquoi beaucoup ? Souvent il confisque mes oreilles et en prend possession, de telle façon qu'il ne m'est loisible ni de lire ni d'écouter celui qui lit. Il en résulte qu'en me parlant, il fait de moi un muet, me rend tout à fait stupide et sourd.

9 – De là vient peut-être qu'est appelé muet cet esprit malin qui ne cesse de dire des paroles mauvaises, parce que ceux qu'il envahit, il les rend muets pour la louange de Dieu et les devoirs propres d'une langue raisonnable. Si quelqu'un parle, dit l'apôtre Pierre, que ce soit comme des paroles de Dieu. Je reconnais donc ceci comme le devoir d'une langue raisonnable, et non de préférer des paroles vaines et mensongères, des paroles de conflit et de perte, des paroles de diffamation et de vantardise, d'envie et d'intempérance, ou encore n'importe quelle espèce de bouffonnerie hors de propos : en toutes ces paroles-là, la langue qui crie et bavarde aux

oreilles des hommes au dehors, ou au-dedans par une conversation familière de son démon, est cependant muette pour Dieu, comme il est écrit : « Parce que j'ai gardé le silence, mes os se sont affaiblis, pendant que je criais tout le jour ». De trois façons donc, la langue parle les paroles de Dieu : tandis qu'elle loue Dieu, qu'elle s'accuse en sa présence même et qu'elle édifie le prochain. Mais celui qui garde le silence sur ces choses est muet, aussi grands que soient ses cris.

10 – Ô Seigneur Jésus, expulse mon démon, et ouvre mes lèvres à une humble confession de mes péchés, afin que ma bouche annonce dignement ta louange, sans quoi la louange ne sera pas belle dans la bouche du pécheur : « Tu as revêtu, dit-il, confession et beauté ». En effet, la confession orne, la beauté loue.

11 – Or, si, pécheur effronté, c'est-à-dire cachant des péchés, j'ai l'audace de louer, aussitôt Dieu me dit : « *Pourquoi toi, c'est-à-dire tel que tu es, rapportes-tu mes justices, toi qui tais tes injustices, et t'appropries-tu mon alliance par l'entremise d'une bouche non purifiée par la confession et par-là, tienne ?* Or la confession de bouche est faite en vue du salut. La confession purifie donc la bouche et la contrition, le cœur. Mais toi, en vérité, *tu as haï la discipline*. La discipline, en effet, comporte ceci : la contrition du cœur précède, la confession de la bouche suit, puis vient la correction de l'acte. Toi donc, selon ton cœur dur, ta bouche muette et ta main relâchée, *tu as haï la discipline et rejeté en arrière mes paroles*.

12 – Dans les paroles de Dieu, la confession des péchés précède, sans laquelle ni la louange de Dieu qui doit suivre n'est belle, ni l'édification du prochain n'est appropriée. En effet, celui qui désire louer Dieu dans l'ordre, lui rend d'abord grâce de lui ouvrir la bouche pour la louange. En effet, la confession ouvre la bouche, de même que l'obstination la ferme. Quant à celui qui souhaite former le prochain, est-ce qu'il ne l'enseigne pas d'abord en vue du repentir et de la confession ?

13 – Ainsi, en effet, la Sagesse et le héraut de la Sagesse ont-ils commencé leur proclamation en disant : « Faites pénitence, car le règne de Dieu s'est approché. Et tout le peuple, dit-il, sortait vers Jean, et était baptisé par lui en confessant ses péchés. On trouve aussi un tel avis propre à l'apôtre Pierre : « Faites pénitence et que chacun de vous soit baptisé » ; et, d'autre part, l'ordre de Jacques : « Confessez les uns aux autres vos péchés ». Ceci donc que nous avons dit est l'ordre des paroles de Dieu.

14 – Que si, dissimulant tes péchés comme de l'or, de sorte qu'en se putréfiant ils produisent en toi des blessures, tu te précipites vers ses louanges, tu entends, comme il est dit : « Pourquoi rapportes-tu mes justices, et t'appropries-tu mon alliance pure par l'entremise de ta bouche impure ? » Mais si c'est pour enseigner le prochain, l'apôtre te dénonce en disant : « Toi qui enseignes les autres, tu ne t'enseignes pas toi-même ; toi qui prêches d'avouer ses fautes, tu ne les confesses pas ; toi qui prêches de ne pas voler, tu voles la confession ? »

15 – Par conséquent, frère, ou bien garde le silence sur tout bien, de même que Jésus a ordonné aux démons de garder le silence sur sa louange et sa prédication, ou bien confesse tout mal, afin d'être admis dignement à la louange et à la prédication. *Ta bouche a débordé de méchanceté* : qu'elle déborde de justice. En vérité, le commencement de la justice du pécheur, c'est la confession du péché, comme il est écrit : « Le juste est avant tout son propre accusateur ; en second lieu, il est celui qui loue Dieu ; troisièmement, celui qui enseigne le prochain. C'est pourquoi la première partie de la justice est la confession.

16 – *Et ta langue agençait des tromperies.* Qu'il les avoue donc sans tromperie, s'il veut sortir du péché, comme il est écrit : « Heureux l'homme à qui le Seigneur n'a pas imputé de péché, et dans l'esprit duquel il n'est pas de tromperie ». Si tu les imputes à toi-même, Dieu ne te les impute pas. Si tu les accuses et les découvres, lui-même les remet et les couvre. *Bienheureux en vérité ceux dont les injustices ont été remises et dont les péchés ont été couverts.*

17 – Assis, tu parlais contre ton frère : assieds-toi devant ton père et confesse contre toi-même. *Contre un fils de ta mère, l'Église, tu posais une pierre d'achoppement ; contre un fils de ta mère charnelle, c'est-à-dire toi-même, pose une pierre d'achoppement, la honte et le jugement parce que tu as fait ces choses à ton frère.*

18 – Autrement, celui qui, pour le moment, garde le silence et écoute avec attention, attendant que, d'abord, tu parles et sois rendu juste, et que *tu accoures devant sa face en confession*, celui-là t'inculpera à la fin et dira : « *Tu as pensé, injuste, que je serai semblable à toi.* Tu as gardé le silence, j'ai gardé le silence. Mais est-ce que je garderai toujours le silence ? En aucune manière je ne te serai semblable, ni quand tu aurais gardé le silence, ni quand tu aurais parlé. En effet, quand tu aurais gardé le silence, je ne le garderai pas. Quand tu aurais parlé, je ne parlerai pas. Quand tu aurais caché, je découvrirai. Quand tu aurais découvert, je cacherai. Quand tu aurais accusé, j'excuserai. Quand tu aurais excusé, j'accuserai. Je ne serai donc pas semblable à toi, parce que, quand tu aurais absous, je condamnerai ; quand tu aurais condamné, j'absoudrai.

19 – Telle est, frères très chers, l'utilité d'une humble confession : avoir un Juge qui excuse et mériter un vengeur qui pardonne. Et saisissant ces choses, la fourberie qui s'y connaît, après qu'elle s'est une fois introduite dans l'assentiment de l'âme par le plaisir du péché, essaye aussitôt de fermer sur elle la porte de la bouche, et, afin d'avoir la force de n'être pas tirée un jour au dehors par la confession, elle lie la langue par le lien de la convoitise, de la crainte et de la honte. Ce sont en effet les trois choses qui empêchent la confession.

20 – Mais toi, mon Seigneur Jésus, qui ouvres et personne ne ferme, qui es apparu pour ceci, à savoir pour dénouer les œuvres du diable, expulse de moi, ton serviteur, tout plaisir du péché, afin que, d'un cœur broyé je me repente ; par une convoitise meilleure, par une crainte plus forte, par une honte plus avisée, dénoue pour moi les liens de la langue, afin que, depuis longtemps muet, je parle en avouant, de telle sorte que les foules soient dans l'admiration, non seulement celles des hommes mais aussi celles des anges et même des démons. En effet, nous sommes devenus un spectacle pour ce monde, pour les anges et les hommes, les bons et les mauvais. Fais donc qu'ils soient dans l'admiration au sujet de la parole de ton serviteur, non seulement celle de la bouche mais aussi celle de l'acte, car même les œuvres sont des paroles.

21 – Qu'elle dise, je t'en supplie, l'humilité de ton serviteur, ta grandeur, l'utilité du prochain, et toutes ces choses par la bouche, le cœur et l'acte. Que ton serviteur ne rougisse pas d'avouer à l'oreille d'un seul, afin de ne pas être confondu en face, en présence de beaucoup. Qu'il ne craigne pas, comme s'il était perdu, de perdre ce qui ne peut pas être perdu, pour éviter de perdre ce qu'il peut garder pour l'éternité. Qu'il n'appréhende pas, comme s'il était sans valeur, de déchoir d'un espoir qui souvent trompe, pour éviter de déchoir vraiment de la réalité qui toujours restaure ; Ils ne sont pas assez sots, ou mauvais, ceux que tu as mis à notre tête, Seigneur sage et bon, pour ne pas savoir ou pour négliger de compatir à nos faiblesses. Mais,

tant que nous sommes accablés par le sot et le muet, nous avons des soupçons, sottement et fâcheusement, certes, au sujet des sages et des bons.

22 – Expulse donc de nous cet esprit détestable et muet, toi Seigneur, qui es la Parole du Père, afin que par toi, Parole de valeur et de vérité, nous recevions la parole de confession et de louange, toi qui vis et règnes avec le Père et l'Esprit Saint, Dieu pour tous les siècles des siècles. Amen.²³

SEPT TEXTES BREFS

1

Noble créature, comprends ta dignité : non seulement tu es décorée de l'image de Dieu, mais encore tu es embellie de sa ressemblance. Car comme ton créateur qui t'a formée en cette manière, est charité, bon et juste, suave et doux, patient et miséricordieux, ayant toutes les éclatantes qualités que nous lisons de lui ; de même, tu as été créée pour avoir la charité, pour être pure et sainte, belle et ravissante, douce et humble. Plus tu auras en toi ces vertus, plus tu te rapprocheras de Dieu, plus tu atteindras à sa ressemblance.

(Traité de la maison intérieure, chapitre XXXIX, 80, in *Œuvres complètes de saint Bernard*, Traduction nouvelle par l'Abbé Dion, T. VI, Paris, Louis Vivès, 1867, p. 48s.)

2

Heureux l'homme qui supporte la tentation. Cela ne signifie pas que ce soit un bonheur de faire l'expérience de ces maux, mais les endurer patiemment pour le nom du Christ est un chemin vers le bonheur. *Heureux* en effet *l'homme qui supporte la tentation*, non pas parce qu'il *supporte la tentation*, mais *parce que, lorsqu'il aura été reconnu digne d'estime, il recevra la couronne de vie.* La tentation, c'est du feu ; l'homme, c'est de l'or. À moins d'avoir été *reconnu digne d'estime* en ayant subi l'action purificatrice du feu, on sera jugé bien peu apte à (recevoir un) diadème royal. Celui donc *qui aura été reconnu digne d'estime recevra la couronne de vie*, serti lui-même dans la couronne du souverain Empereur. Que le labeur n'effraye donc pas celui que le fruit enchante. Et que celui qui veut être couronné aspire à être *reconnu digne d'estime* ; qu'il sache aussi qu'il ne peut être reconnu tel s'il refuse de connaître la tentation. Car il est écrit : *Celui qui n'a pas connu la tentation n'est pas reconnu digne d'estime.*

(Ælred de Rievaulx, *Sermon 54, 2*, in *Ælred de Rievaulx, Sermons pour l'année 4, collection Durham Sermons 47 à 64*, Oka : Abbaye Notre-Dame du Lac, 2005, p. 100s.)

²³ Traduction : Sœur Christine Aptel (Val d'Igny) et Sœur Anne Morin (Laval).

3

Pour s'humilier, l'âme ne peut trouver rien de plus efficace ou de plus adéquat que de se découvrir elle-même en vérité. Mais alors, qu'elle ne se dissimule rien, « qu'il n'y ait pas de fraude en son esprit », « qu'elle se mette bien en face d'elle-même », sans se laisser détourner d'elle-même. En se regardant ainsi à la claire lumière de la vérité, ne va-t-elle pas se découvrir dans la région de la dissemblance ? Gémissant dans sa misère, car elle ne pourra plus se cacher qu'elle vraiment misérable, ne va-t-elle pas crier vers le Seigneur avec le Prophète : « Dans ta vérité, tu m'as humilié » ? Comment ne serait-elle pas vraiment humiliée par cette vraie connaissance d'elle-même ? Car elle se voit « chargée de péchés », appesantie sous la masse de ce corps mortel, empêtrée dans les soucis terrestres, souillée par la fange « des désirs charnels », aveugle, courbée, infirme, enlacée par tant d'erreurs, exposée à mille dangers, tremblante de mille frayeurs, angoissée par mille difficultés, en butte à mille soupçons, affligée par mille besoins, portée aux vices, incapable d'aucune vertu. D'où lui viendrait encore « l'audace de lever les yeux », d'où le courage de dresser la tête ?

(Bernard de Clairvaux, *Sermon sur le Cantique*, 36, 5, in Bernard de Clairvaux, *Sermons sur le Cantique*, T. 3, Paris : Cerf, 2000, p. 117s.)

4

Vous savez bien, frères, que la première rébellion a commencé avec l'orgueil du diable, qui a préféré dominer plutôt que se soumettre. Or, *quiconque s'élève sera humilié* ; par conséquent, celui qui a ambitionné les sommets a été précipité vers les bas-fonds. Même ainsi, il n'a pas renoncé à sa passion de dominer ; bien au contraire, il s'est choisi un trône dans les cœurs glacés de mortels et il a institué pour lui-même, parmi ses compagnons de malice, *des Principautés et des Puissances, des Régisseurs de ce monde ténèbres et des esprits du Mal* ; et il a fait de chacune de ses troupes des instigatrices de chacun des vices en particulier. De là vient que les uns s'amuse avec les misérables séductions de la glotonnerie, ce qui leur vaut le nom d'esprits de la gourmandise. D'autres se complaisent dans les ignominies des désirs charnels, et on les appelle esprits de la fornication. D'autres encore enflamment les humains des ardeurs de la cupidité, et on les dénomme esprits de l'avarice. Il y a aussi ceux qui sont appelés esprits de la colère : ils infectent les pensées des malheureux par les aiguillons de l'impatience. Mais il y a également les esprits de l'acédie : ils tirent leur nom de leur occupation, qui est de rendre les mortels incapables de se tenir en repos. Certains sont aussi appelés esprits de la tristesse : beaucoup sont plongés par eux dans une sorte d'abattement déraisonnable. Les plus enflés de tous, ce sont les démons de l'orgueil : ils incitent les cœurs vaniteux à une haute opinion d'eux-mêmes.

(Ælred de Rievaulx, *Sermon pour l'année*, 54, 8, in Ælred de Rievaulx, *Sermons pour l'année*, 4, collection *Durham Sermons 47 à 64*, Oka : Abbaye Notre-Dame du Lac, 2005, p. 103s.)

5

Chaque fois qu'il est suggéré à un moine de se tourner lui-même vers la tiédeur et la torpeur après en avoir vu un autre qui vit dans la tiédeur, de s'alanguir lui aussi dans l'oisiveté après en avoir vu un qui s'y est alangui, de courir çà et là à l'exemple de celui qui est gagné par l'acédie ; chaque fois qu'il lui est suggéré de prêter une oreille complaisante à un détracteur, de faire cause commune avec un murmureur, de tenir cachés ou d'encourager les signes et les paroles inutiles, chaque fois c'est le serpent qui lui dit : *Goûtez et vous serez comme des dieux.*

(Ælred de Rievaulx, *Sermon pour l'année*, 59, 29, in Ælred de Rievaulx, *Sermons pour l'année*, 4, collection *Durham Sermons 47 à 64*, Oka : Abbaye Notre-Dame du Lac, 2005, p. 183.)

6

Ô si nous savions que nous sommes des hommes, si nous comprenions que nous avons été créés à l'image et à la ressemblance de Dieu ! Qu'est-ce qui se rapporte à cette dignité, mes frères ? Êtres humains, nous sommes composés de deux éléments : nous avons un corps, nous avons une âme. Selon le corps, nous sommes en quelque sorte comme les animaux : ce n'est pas là en effet que se situe cette image et ressemblance de Dieu. Car c'est dans l'âme que nous avons été faits à l'image et à la ressemblance de Dieu. Que chacun examine maintenant s'il vit selon ce qui est à l'image et ressemblance de Dieu, ou bien s'il vit selon ce qui est ressemblance avec les animaux. Que chacun, dis-je, examine s'il se soucie davantage des choses qui soutiennent le corps ou de celles qui doivent soutenir l'âme.

(Ælred de Rievaulx, *Sermon pour l'année*, 34, 8, in Ælred de Rievaulx, *Sermons pour l'année*, 3, deuxième collection de *Clairvaux, Sermons 29 à 46*, Oka : Abbaye Notre-Dame du Lac, 2002, p. 92.)

7

Reviens donc, reviens, Sunamite, de l'attention que tu portes à ta laideur et à ton imperfection. Oui, dis-je, *reviens, reviens* à un regard qui s'attache aussi à ton éclat et à ta beauté. Apprends à ne pas seulement te déplaire à toi-même, afin de savoir aussi, en cela, plaire à ton Époux. N'ignore pas que tu es noire, mais n'en sache pas moins que tu es belle.

(Jean de Ford, *Sermon sur le Cantique des cantiques* 63, 4, in Jean de Ford, *Sermons sur le Cantique des cantiques*, Tome II, Sermons 44 à 87, Oka : Abbaye Notre-Dame du Lac, 2000, p. 246.)

QUATRE PENSÉES

1



Sœur Anne Elizabeth Sweet (Tautra)

Date de naissance : 9 mai 1950

Date d'entrée (OSB) : 24 août 1969 (OCSO) : 14 mars 1995

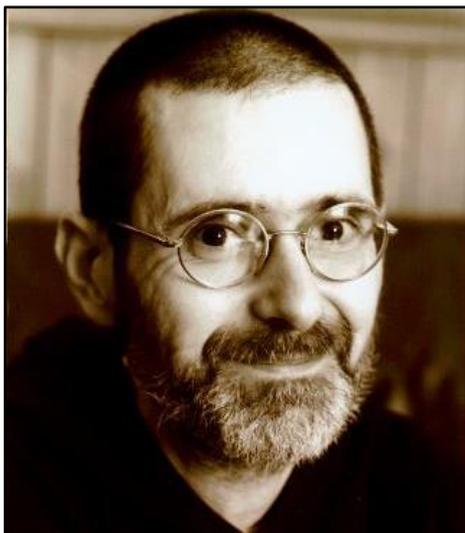
Email : anneelizabethocso@gmail.com.

Il y a beaucoup de choses dans la description qu'Isaac fait en parlant de *son* démon avec lesquelles je me sens personnellement en résonance, et cela touche le plus grand regret de ma vie monastique : le temps que j'ai perdu. Non pas parce que j'étais oisive ou paresseuse, mais à cause du temps passé à me distraire, très préoccupée que j'étais par ces choses décrites par Isaac lorsqu'il parle de son démon particulier (8). J'ai perdu du temps que j'aurais pu consacrer à la *lectio*, à l'étude, à la prière, à la *contemplation de la gloire de Dieu ... afin d'être transformée ... en son image*. Ah, si seulement j'avais pu reconnaître cela plus tôt !

Parfois, les penchants mauvais au travers des pensées décrites par Isaac peuvent être accablants. Mais la présence de la puissance de Dieu et de sa grâce en nous est encore plus puissante, et, comme le signale Isaac, nous devons y travailler (4). Ce qui signifie : y travailler dur.

Comme Isaac, j'ai fait l'expérience de la puissance de la Parole de Dieu, et de *la parole puissante et vraie* qui peut chasser ces pensées intérieures et ces voix qui me détournent de la contemplation du Christ. Parfois, comme pour Isaac, il suffit d'une parole des psaumes chantés au chœur ou d'un mot reçu pendant la *lectio*. Quand un tel texte me parle, je m'y accroche et je le lis, je le prie en le répétant tout au long du jour, en permettant à sa puissance de me travailler intérieurement. Je trouve que lorsque je le fais, ma bouche et mon cœur débordent de louange dans l'expérience d'une liberté et d'une paix nouvelles.²⁴

²⁴ Traduction : Sœur Laurence Gouezin (Campénéac).



Frère Antonio Manuel Pérez Camacho (Huerta)

Date de naissance : 19 juillet 1969

Date d'entrée : 21 septembre 1993 (OSB) ; 13 janvier 2013 (OCSO)

Email : famsilos@yahoo.es

Il est sûr que, parfois, à cause de la persistance de quelque faute, de l'insistance de certaines pensées nocives et de l'incapacité à les effacer de ta vie, tu as pensé très sérieusement que tu avais un démon, que tu étais possédé par quelque mauvais esprit et que tu aurais besoin d'un exorcisme. On dirait que nous avons, installé à l'intérieur de nous-mêmes, un agent de Satan qui ne cesse de nous aiguillonner ; c'est comme si, en même temps que les dons de Dieu et leur faisant la guerre, une voix suprêmement impertinente ne cessait de nous ennuyer. C'est ce démon connu, familier, nocif et bavard dont nous parle Isaac. C'est cette pluie d'idées erronées et pernicieuses qui ne cesse d'éclabousser notre mémoire et qui a le pouvoir de nous rendre inutiles pour la prière, les bonnes œuvres et même pour la confession de nos péchés. En réalité, c'est dans notre propre intérieur que nous avons, installée, la plus puissante armée d'ennemis, en sorte que, lorsque je prie avec les psaumes pour la libération des ennemis, c'est de cette foule de pensées fausses que je demande à Dieu de me défendre. Car la puissance de Dieu agissant en Jésus est seule capable de m'en délivrer, seule capable d'expulser « mon démon ». Comme Pierre le dit à Corneille, c'est pour cela que Jésus est venu dans le monde : « Jésus de Nazareth, qui est passé en faisant le bien et en guérissant tous ceux qui étaient sous le pouvoir du diable. » (Ac 10, 38)

Et c'est mon expérience : seul le souvenir dans ma mémoire de sa personne, par la récitation continue de son doux Nom, gagne peu à peu du terrain sur l'ennemi.²⁵

²⁵ Traduction : Sœur Anne Morin (Laval).



Dom Mark A. Scott (New Melleray)

Date de naissance : 9 mai 1948

Date d'entrée (Vina) : 1978

Email : frmark@newmelleray.org.

Isaac est, tout comme moi, un abbé. Et c'est en tant qu'abbé que je lis ce sermon. Lorsqu'il commence à s'adresser à ses frères, Isaac les appelle « mes bien aimés », *dilectissimi* (1). Par tempérament, je ne saurais faire de même d'une manière convaincante et sans offenser quiconque en cela. Simplement, j'use d'autres manières pour montrer mon affection à mes frères. Mais Isaac ne s'en tient pas là. Il confesse ensuite : « Pour ma part, mes bien aimés, mon propre démon, je ne le connais que trop » (7)²⁶. Il explicite alors à quelles tentations il est soumis, et, probablement, il cède, toutes choses qui sont bien connues de ses frères (8-9). D'une manière concrète, Isaac incarne ainsi pour eux le modèle de ce que signifie « confesser »²⁷, l'attitude qu'il s'efforce précisément d'encourager chez eux. Pour ses moines, Isaac est le maître, chargé de proclamer la Parole de Dieu (14) ; quant à eux, leur premier devoir est la louange divine. Mais ils ne peuvent, ni lui, ni eux, accomplir leur vocation, sans pratiquer la confession des péchés. C'est seulement grâce à elle que le premier pourra véritablement enseigner, et les seconds, véritablement louer (15). Isaac cite ici le Psaume : « Tu t'es revêtu de confession et de beauté » (10 ; Ps 103, 1).²⁸ Dans le Psaume il s'agit de Dieu, mais Dieu est le modèle de l'homme. Isaac peut alors se l'attribuer à lui-même, si bien qu'il devient un modèle pour ses frères moines. L'homme est à l'image de Dieu, dit en quelque manière Isaac avec audace, mais vous, mes bien-aimés, soyez à mon image ; pourtant, seulement dans la mesure où cette image est un reflet de Dieu. *Existimasti quod ero tui similis* (18 ; Ps 49.21) ?²⁹

²⁶ Je traduis en suivant l'anglais de Dom Mark. (SC n°207 Gaston Salet traduit quelque peu différemment). [NdT]

²⁷ Il s'agit du double sens de la *confessio* (louange et péchés) classique depuis Augustin jusqu'à nos Pères. [NdT]

²⁸ C'est la traduction littérale de la Vulgate (*confessionem et decorem induisti*), quelque peu éloignée de la traduction liturgique francophone qui nous est familière : « Revêtu de magnificence » [NdT]

²⁹ Traduction : Père Godefroy Ragueneau de St Albin (Aiguebelle).



Sœur Rebekka Willekes (Klaarland)

Date de naissance : 27 juin 1967

Date d'entrée : 27 septembre 2002

Email : zr.rebekka@gmail.com

« Mon démon personnel ! » Je suis davantage portée à penser à mon ange gardien qu'à des démons. Mais Isaac saute de Jésus chassant un démon il y a longtemps, à ce démon personnel de mon temps. Et sa description est assez exacte. Un (démon) éloquent, qui me tient distraite et fait taire ma prière. En me parlant il me rend sourde à la voix du Seigneur. Pendant l'Office divin, il murmure à mon oreille et dit : qu'en est-il de ton agenda aujourd'hui ? Ou il me rappelle une situation problématique suggérant que j'y pense maintenant, afin que ce soit résolu. Quand il est sur un mode moins sérieux, il me demande ce que nous aurons à dîner. Et quand il prend sa tâche de démon plus au sérieux, il se met à alimenter mon orgueil, mon ressentiment, ma tristesse, ma méfiance et ma colère. Et tout le temps que je l'écoute, je reste muette. Pas de mots de louange pour Dieu et pas de mots avantageux pour mon prochain. Ma langue peut chanter la gloire du Seigneur, mais mon cœur est silencieux.

Mais s'il est juste un démon, il n'y a aucune raison de désespérer. L'image d'un démon bavard m'aide à lui résister et à retourner au Seigneur ; à le reconnaître pour ce qu'il est : non une pensée intelligente, non une réflexion nécessaire, non une émotion précieuse, mais un démon sur le point d'être chassé par Jésus, quand je fais appel à Lui : « Seigneur, hâte-toi de m'aider ! »³⁰

³⁰ Traduction : Sœur Christine Aptel (Val d'Igny).

POUR VOTRE CAHIER DE NOTES

1. Écrivez trois points ou idées que cette Unité a fait surgir en vous et dont vous voudriez vous souvenir.
2. Si cela vous dit, écrivez une réponse personnelle sur les points étudiés dans ce dossier. 250 mots seront suffisants.
3. Si vous voulez partager cet essai, vous pouvez l'envoyer à Père Michael Casey, (Tarrawarra) : experientia.editor@gmail.com. S'il-vous-plaît, mettez une photo de vous-même, avec votre nom et adresse du monastère, votre date de naissance, la date de votre entrée, et votre adresse électronique personnelle.

QUELQUES LECTURES POUR APPROFONDIR

Elias Dietz, *Conversion in the Sermons of Isaac of Stella*, in *Cistercian Studies Quarterly* 37.3 (2002), p. 229-259.

Elias Dietz, *Aelred on the Capital Vices : A Unique Voice among the Cistercians*, in *Cistercian Studies Quarterly* 43.3 (2008), p. 271-294.

Bernard McGinn, *Freedom, Formation and Reformation : The Anthropological Roots of saint Bernard's Spiritual Teaching*, in *Analecta cisterciensia* 46 (1990), p. 91-114.

Maur Standaert, *La doctrine de l'image chez saint Bernard*, in *Ephemerides Theologicae Lovanienses* 23 (1947), p. 70-129.

UNITÉ CINQ

Schola Dilectionis

SCHOLA DILECTIONIS

Dans cette Unité nous vous invitons à réfléchir sur votre expérience de l'amour, sa présence ou son absence, au sein de la communauté monastique, et de comparer votre expérience avec les textes de notre patrimoine qui parlent de la communauté comme d'une école de l'amour, une école de charité. Le sens de ce mot « école » indique que par le fait de vivre la vie commune, et de faire partie d'une communauté monastique, nous sommes instruits, guidés et soutenus pour croître dans l'amour humain et divin. Ceci, c'est l'idéal. Mais dans quelle mesure est-il concrètement réalisé ? Comment pouvons-nous veiller à ce que nos communautés soient réellement des lieux où l'on apprend à aimer plus largement, plus profondément, selon l'Esprit ?

QUESTIONS POUR LA RÉFLEXION

1. Où ai-je fait l'expérience de l'amour ? Où ai-je reçu de l'amour ? Ai-je fait l'expérience de ce monastère comme un lieu où mon affectivité a été promue et libérée de ses limites ? Me suis-je toujours senti « chez-moi » en communauté, ou bien y a-t-il eu des périodes où je me suis senti mal à l'aise, marginalisé, étranger ?

2. Quelle est pour moi l'importance de mes relations avec les autres membres de la communauté ? Dans quelle mesure est-ce que je me montre accueillant envers les autres en communauté et les accueille comme le Christ ? En leur témoignant de l'affabilité ? À travers le service mutuel ? Par l'écoute ? Par le soin apporté à bien accomplir mes tâches en communauté ? Avec quels membres de la communauté puis-je avoir une conversation sérieuse ?

3. Suis-je capable de rejoindre l'autre, ou est-ce que j'attends que d'autres fassent le travail d'approche ? Est-ce que j'expérimente la parole et l'écoute en communauté comme autant d'opportunités pour grandir ensemble à travers une ouverture réciproque croissante ? Est-ce que je participe volontiers aux activités communautaires : liturgie, repas, travail, rencontres, fêtes ?

4. Comment est-ce que je construis les relations dans la communauté ? Comment puis-je être soucieux des autres sans devenir importun ? Quels sont les membres de la communauté envers qui je fais pratiquement preuve d'indifférence ? Y a-t-il, dans le comportement de tel ou tel, quelque chose que je ressens comme une menace et qui me décourage de m'approcher ? Y a-t-il aujourd'hui des membres de la communauté qui sont pour ainsi dire mes « ennemis » ? Est-ce que je fais l'expérience du pardon donné et reçu comme une réalité au sein de ma communauté ?

5. La distribution des biens matériels est-elle équitable au sein de la communauté ou bien la possession de certaines choses sert-elle pour marquer symboliquement un statut particulier ? Y a-t-il une hiérarchie invisible des privilèges dans ma communauté qui permet à certains un accès plus facile aux ressources du monastère ? Cela provoque-t-il de la jalousie, des murmures ? Est-ce que cette inégalité entrave la communion ?

6. Quels sont les talents et les capacités que je reconnais chez certains membres de la communauté ? Est-ce que je me réjouis de ces dons, capacités et réalisations, chez les autres, ou bien sont-ils pour moi source de jalousie et de contrariété ? Ai-je pu reconnaître chez un membre de ma communauté le don de témoigner clairement d'une bienveillance généreuse et accueillante envers les autres ? Est-ce que la communauté m'encourage à discerner mes qualités particulières ? Qu'est-ce que je ressens lorsque mes dons et capacités ne sont pas reconnus, ou lorsque ne m'est pas donnée l'opportunité de les utiliser et de les développer ?

7. Dans quelle mesure l'amour de Dieu est-il relié à l'amour du prochain dans ma propre expérience ? Est-ce que les anciens en communauté ont eu un rôle déterminant pour me guider sur le chemin de l'amour ?³¹

INTRODUCTION AU SERMON 20 DE SAINT BERNARD



Sœur Maria Francesca Righi (Valserena)

Date de naissance : 3 août 1951

Date d'entrée : 5 juillet 1977

Email : france.righi@monasterovalserena.191.it

Les monastères cisterciens peuvent être des points de lumière dans la fidélité à la tradition qui les appelait *Schola caritatis* ou *dilectionis*. Aujourd'hui nous qui sommes appelés à être des « experts en humanité » et des « experts de la communion », nous devons réapprendre l'art de transmettre cette expérience. Le véritable point de départ, dans notre monde globalisé qui exalte les émotions et humilie la raison et la liberté, c'est que nous sommes analphabètes au sujet de l'amour. L'homme redevenu « la mesure de toutes les choses » crée des liens fragiles car il nie la vérité de ce qu'il ne sait plus vivre. Nous avons besoin d'une école, d'un maître, de contenus

³¹ Traduction : Père Godefroy Ragueneau de St Albin (Aiguebelle).

de vérité à réapprendre ; nous devons retrouver, dans une expérience réfléchie, l'héritage culturel de l'Occident fondé sur la foi chrétienne, et élaborer une théologie monastique. Nous avons ensuite besoin d'une d'expérience de formation pour éprouver sa validité et sa fiabilité. Nous devons réapprendre les fondements de notre humanité. L'histoire de l'homme commence par le péché, c'est la vérité des origines. Nous devons donc admettre dans notre vocabulaire, d'un optimisme incorrigible ou tragiquement désespéré, le réalisme des mots comme : le mal, la mort, le désordre, la souffrance, la rédemption. C'est justement l'expérience douloureuse de cet incompréhensible *mysterium iniquitatis* qui demande d'éduquer la faculté d'aimer, selon la méthode bénédictine de l'humilité et de l'obéissance. La personne humaine est définie par sa faculté d'aimer : Dieu est amour et la personne humaine créée à son image est amour. Amour dans toutes les fibres et les niveaux de sa constitution psychologique, physique et spirituelle ; amour dans la complexité de son anthropologie. L'amour est le facteur unificateur de cette unité âme-corps que la pensée moderne tend à réduire à la biologie ou à l'énergie neuronale ; l'unité duelle corps-âme est habitée par l'esprit, le niveau même de la créature humaine parmi les vivants, le souffle en lui du souffle de Dieu. Nous devons réapprendre cette unité dans la vie liturgique qui éduque le corps, dans une spiritualité qui nourrit l'âme, dans une fraternité qui est la demeure de l'Esprit.

Ces trois éléments correspondent aux trois éléments de base de la spiritualité bénédictine cistercienne : le travail (le corps), la *lectio* (ratio) et la prière personnelle et liturgique (esprit).

Nous pouvons ensuite les mettre en relation avec les Personnes de la sainte Trinité : le corps avec le Père qui l'a créé, la raison (ratio) avec la Parole, l'esprit avec *l'affectus* vie profonde de Dieu.

La patrie de l'amour est en fait la Trinité. Le maître de cette école, à la fois témoin, père et mère, ami et frère, compagnon, est unique : le Christ. Nous l'aimons d'abord comme des esclaves, puis comme des mercenaires, puis du chaste amour des fils et de l'épouse, répondant à l'amour avec lequel le Père nous a aimés. La réponse amoureuse de notre liberté croît avec la croissance de la personne. Le choix initial est décisif : le chemin de la vertu, de la bonté, de la vérité, de la beauté et du bonheur, ou celui du vice, du mal, des mensonges, de la laideur et du malheur. Une fois cette décision prise, nous pouvons partir pour courir l'aventure de l'amour, une course vers le but et la capacité de se donner en confiance. Dans cette première étape l'instrument privilégié est la relation avec un ancien avec qui faire les premiers pas dans l'expérience de la paternité-maternité spirituel/le. Un autre instrument important c'est la prière personnelle et liturgique. Au cours de cette première étape il s'agit de travailler à façonner cette matière si mobile et si vivante qu'est notre affectivité, jusqu'à ce qu'on puisse acquérir toute la substance de l'homme intérieur. Ce travail se déroule dans le concret des observances de la vie monastique, de toute la vie de la communauté, qui constitue comme le sein d'où renaît l'homme nouveau, l'homme intérieur, les eaux dans lesquelles nous sommes immergées et desquelles jaillit la nouvelle créature unifiée en elle-même et capable de communion.

Dans ce premier degré l'amour, *amor* (Karol Wojtyła dirait désir ou concupiscence, Bernard dirait amour de soi, Aelred amitié encore puérile) d'abord égoïste, apporte avec lui une certaine douceur, un goût, une saveur nouvelle ; la douceur de la première expérience de l'amour du Christ. Il nous a aimés de toute son humanité, d'un amour revêtu de chair et qui de la chair a pris tout ce qui faisait obstacle en nous, les conséquences du péché : la mort, la douleur, le désordre, et il nous a donné ce qui était à lui, la vie vraie et éternelle. L'amour du premier degré soutient la tension vers le but, l'esprit éclairé par la maturité a pour résultat de la charité ; tout cela n'est rien d'autre que l'œil avec lequel nous voyons Dieu, une énergie de l'âme, simple, puissante et pure.

Pour passer de l'individu divisé en soi et des autres à la communion des personnes à l'image de la Trinité, la troisième étape est chronologiquement celle de l'ancienneté, mais moralement c'est l'étape de l'homme spirituel qui ne coïncide pas nécessairement avec la maturité chronologique.

Le sacrement de l'autorité sert de médiation entre la vie trinitaire et l'expérience de la personne appelée à passer du moi divisé au moi-en-communion et le sacrement privilégié de ce passage c'est le sacrement de l'Eucharistie, centre et source de toute notre vie.

Le fondement qui soutient et relie tous les plans de cette école, qui en fait un pont entre la terre et le ciel, c'est celui qui a présidé à la création de l'homme, celui qui par sa mort sur la croix a œuvré pour la rédemption et en soutient le chemin dans l'Esprit ; c'est le Christ qui crée la communion entre tous les membres du corps et entre tous les membres et l'église du ciel. Et de même que Christ est né du sein d'une Vierge, de même Marie est elle aussi le sein virginal et maternel, selon l'ecclésiologie mariale et l'ecclésiologie de communion de Vatican II, qui est comme le principe générateur de nos communautés : la Mère du bel amour est maîtresse et mère de la *Schola dilectionis*.

De cette manière, la *schola dilectionis* réalise le programme d'étude prévu par la Règle de saint Benoît : *venez à Moi qui suis le chemin* (la méthode), *la vérité* (le contenu) *et la vie* (le prix). Le degré suprême de la *schola dilectionis* est consacré par l'étreinte de la Très sainte Trinité ; lorsque le Fils a éduqué ses frères, lorsque l'Esprit a purifié leurs affections, le Père les prend comme fils dans l'étreinte de son amour.

BERNARD DE CLAIRVAUX, ***Vingtième sermon sur le Cantique des cantiques***

1. Afin de commencer ce discours par les paroles d'un maître : « Que celui qui n'aime point le Seigneur Jésus, soit anathème (1 Co 15, 22). » Véritablement je suis bien obligé d'aimer celui qui est l'auteur de mon être, de ma vie, et de ma raison ; et je ne puis être ingrat sans indignité. Certes, il faut reconnaître Seigneur Jésus, que celui qui refuse de vivre pour vous est digne de la mort, et qu'il est mort ; que celui dont les sentiments ne sont pas conformes à vos maximes est insensé ; et que celui qui n'a pas soin de n'être au monde que pour vous, n'y est que pour un néant, et n'est lui-même qu'un néant. Après tout, en quoi l'homme est-il quelque chose, sinon en ce que vous lui faites la grâce de vous connaître ? C'est pour vous seul, ô mon Dieu, que vous avez créé toutes choses, et celui qui ne veut être au monde que pour soi, non pour vous, commence à n'être plus rien, parmi tous les êtres. « Craignez Dieu et observez ses commandements : c'est là tout l'homme, dit le Sage. » Si donc tout l'homme est là, hors de là tout l'homme n'est rien. Faites-moi la grâce, Seigneur, que le peu qu'il vous a plu que je sois par votre bonté, ne soit pas à moi, mais tout à vous. Recevez, je vous en conjure, les restes de ma misérable vie ; et pour toutes les années que j'ai perdues, parce que je les ai employées à me perdre, ne rejetez pas un cœur contrit et humilié. Mes soins se sont évanouis comme l'ombre, et se sont écoulés sans aucun fruit. Il est impossible que je les rappelle, faites donc au moins, s'il vous plaît, que je les repasse devant vous, dans l'amertume de mon âme. Vous voyez quel est l'objet de tous mes désirs, vous pénétrez tous les desseins que je forme dans mon cœur. Si j'avais quelque sagesse, vous ne doutez point que je ne l'employasse pour vous. Mais, mon Dieu, vous connaissez mes égarements et ma folie ; c'est déjà un commencement de sagesse de

reconnaître qu'on n'en a point ; cela même est un don de votre grâce. Augmentez la moi, je vous en supplie. Je ne serai pas ingrat de ce peu que vous me donnerez, je tâcherai d'acquérir encore ce qui me manque. C'est donc pour tous ces bienfaits que je vous aime de toutes mes forces.

2. Mais il y a quelque chose qui m'excite davantage, qui me presse davantage, qui m'enflamme davantage. Le calice que vous avez bu, l'œuvre de notre rédemption, fait que je vous trouve encore tout autrement aimable, ô bon Jésus. Voilà ce qui achève de me gagner ; ce qui attire mon amour avec plus de douceur, l'exige avec plus de justice, le serre avec des nœuds plus étroits, et l'embrase avec plus de force et de véhémence. Car ce fut l'objet des travaux infinis de ce Sauveur, et toute la machine du monde ne lui a pas tant coûté de peine. En effet, il n'a dit qu'un mot, et tout a été créé, et il a tout formé par son seul commandement (Ps 32, 9). Mais ici il a eu à souffrir des personnes qui contrariaient ses paroles, observaient ses actions, insultaient à ses tourments et à sa mort même. Voilà quel a été son amour. Ajoutez encore pour comble de faveurs que ce n'est pas pour payer notre amour, mais pour nous donner le sien qu'il nous a aimés ainsi. Car qui est-ce qui lui a donné le premier et qui l'a prévenu ? « Nous n'avons pas aimé Dieu les premiers, dit l'apôtre saint Jean, mais c'est lui au contraire qui nous a aimés le premier (Jn 4, 10). » Il nous a même aimés lorsque nous n'étions pas encore ; il a fait plus ; il nous a aimés, lorsque nous nous opposions à lui, et lui résistions, selon cette parole de saint Paul : « Lorsque nous étions encore les ennemis de Dieu, nous avons été immolés avec lui par la mort de son fils (Rm 5, 10). » D'ailleurs, s'il ne nous avait point aimés quand nous étions ses ennemis, il ne nous aurait pas maintenant pour amis : de même que s'il n'avait point aimé ceux qui n'étaient pas encore, il n'y en aurait point à présent qu'il pût aimer comme il le fait.

3. Or, son amour a été tendre, sage et fort. Tendre, dis-je, car il s'est revêtu de notre chair ; sage, il n'en a pas pris le péché ; et fort, il a souffert la mort. Ceux qu'il a visités dans la chair, il ne les a pas aimés charnellement ; mais dans la prudence de l'Esprit. Car notre Seigneur Jésus-Christ est un Esprit qui s'est rendu présent à nous (Lm 4, 40), étant animé envers nous d'un zèle de Dieu, non d'un zèle humain, et d'un amour mieux réglé que celui dont le premier Adam fut touché envers Ève son épouse. Ainsi il nous a cherchés dans la chair, aimés en esprit, et rachetés par sa force et son courage. C'est une chose pleine d'une douceur ineffable, de voir homme le Créateur des hommes. Mais en séparant, par sa sagesse, la nature d'avec le péché, il a aussi, par sa puissance, banni la mort de la nature. En prenant ma chair, il a usé de condescendance envers moi ; en évitant le péché, il a pris conseil de sa gloire ; en souffrant la mort, il a satisfait à son Père ; et ainsi il a été tout ensemble un bon ami, un conseiller prudent, et un puissant protecteur. Je m'abandonne en toute confiance à lui, il veut me sauver, il en sait les moyens, il en a le pouvoir. Après avoir appelé par sa grâce celui qu'il a cherché, le rejettera-t-il quand il viendra à lui ? Mais je ne crains point que ni la violence, ni l'artifice puissent jamais m'arracher d'entre les bras du vainqueur de la mort qui vainc tout, et a trompé le serpent par un plus saint artifice que celui dont il s'était servi lui-même. Il s'est montré plus prudent que celui-ci, et plus puissant que celle-là. Il a pris la vérité de la chair, mais seulement la ressemblance du péché ; dans l'une, donnant une douce consolation à l'homme malade et infirme, et dans l'autre, cachant prudemment le piège qu'il voulait tendre au démon. Et pour nous réconcilier à son Père, il a souffert généreusement et dompté la mort, et répandu son sang pour le prix de notre Rédemption. Si donc cette souveraine majesté ne m'avait aimé tendrement, il ne m'aurait plus cherché dans ma prison. Bien plus, il a joint à cet amour la sagesse, pour décevoir notre tyran, et la patience pour apaiser la colère de Dieu son Père. Voilà les règles que je vous ai promis de vous donner ; mais j'ai voulu vous les faire voir auparavant en Jésus-Christ, afin que vous les eussiez en plus grande estime.

4. Chrétiens, apprenez de Jésus-Christ comment vous le devez aimer. Apprenez à l'aimer tendrement, à l'aimer prudemment, à l'aimer fortement. Tendrement, de peur que vous ne soyez attirés par les charmes des plaisirs sensuels. Prudemment, de peur que vous ne soyez séduits. Fortement, de peur que vous ne soyez vaincus et détournés de l'amour du Seigneur. Pour que la gloire du monde, ou les voluptés de la chair ne vous entraînent point, que la sagesse, qui est Jésus-Christ, ait pour vous des attraits et des douceurs infiniment plus grandes. Si vous voulez n'être point séduits par l'esprit de mensonge et d'erreur, que la vérité qui est Jésus-Christ répande en vous une lumière éclatante. Pour n'être point abattus par les adversités, que la vertu de Dieu, qui est Jésus-Christ, vous fortifie. Que la charité embrase votre zèle, que la science le règle, que la constance l'affermisse. Qu'il soit exempt de tiédeur, plein de discrétion, éloigné de toute timidité. Ces trois choses ne vous ont-elles point été prescrites par la Loi, quand Dieu dit : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, et de toutes vos forces (Dt 6, 5) ? » Il me semble, si vous n'avez quelque autre sens meilleur à donner à cette triple distinction, que l'amour du cœur se rapporte au zèle d'affection, l'amour de l'âme à l'adresse ou au jugement de la raison, et l'amour des forces, à la constance ou à la rigueur de l'esprit. Aimez donc le Seigneur votre Dieu d'une affection de cœur pleine et entière ; aimez-le de toute la sagesse et de toute la vigilance de la raison ; aimez-le de toutes les forces de l'esprit, en sorte que vous ne craigniez pas même de mourir pour l'amour de lui, ainsi qu'il est écrit : « L'amour est fort comme la mort, et le zèle fervent, inflexible comme l'enfer (Cant. 8, 6). » Que le Seigneur Jésus soit à votre cœur un objet de douceur infinie, pour détruire la douceur criminelle des charmes de la vie de la chair ; qu'une douceur en surmonte une autre, comme un clou chasse un autre clou. Qu'il soit à votre entendement une lumière qui le guide, et qu'il serve de conducteur à votre raison, non-seulement pour éviter les embûches que les hérétiques vous dressent malicieusement, et pour garder votre foi pure de leurs finesses et de leurs artifices, mais aussi afin que vous ayez soin d'éviter ce qu'il peut y avoir d'excessif et d'indiscret dans votre conduite. Que votre amour soit encore constant et généreux, qu'il ne cède point à la crainte, et ne succombe point au travail. Aimons donc avec tendresse, avec circonspection et avec ardeur ; car il faut savoir que si l'amour affectif du cœur est doux, il est trompeur, à moins qu'il ne soit accompagné de celui de l'âme ; et que celui-ci pareillement, sans l'amour de force et de courage est sage, mais faible et fragile.

5. Reconnaissez par des exemples clairs, que ce que je dis est véritable. Les disciples avaient entendu avec peine leur maître, qui devait monter au ciel, parler de son départ. Ils méritèrent qu'il leur adressât ces paroles : « Si vous m'aimiez, vous seriez bien aises de ce que je vais à mon père (Jn 14, 28). » Quoi donc ? ils se plaignaient de ce qu'il les allait quitter, ils ne l'aimaient pas ? Ils l'aimaient sans doute dans un sens, et pourtant on peut dire qu'ils ne l'aimaient pas. Ils l'aimaient avec tendresse ; mais cet amour n'était pas accompagné de prudence. Ils l'aimaient charnellement, non raisonnablement. Enfin ils l'aimaient de tout leur cœur, mais non pas de toute leur âme. Leur amour était contraire à leur salut ; c'est pourquoi il leur disait : « Il vous est avantageux que je m'en aille (Jn 16, 7) », en blâmant leur défaut de sagesse, non pas leur manque d'affection. De même, lorsque parlant de sa mort, il reprit et réprima saint Pierre qui l'aimait tendrement, et voulait l'empêcher de mourir, reprit-il autre chose en lui, que l'imprudence et l'indiscrétion ! Car, que veut dire cette parole : « Vous ne goûtez pas les choses de Dieu (Mc 8, 33) », sinon vous n'aimez pas avec sagesse, parce que vous suivez une affection humaine qui va elle-même contre un dessein de Dieu. Et il l'appela Satan, parce qu'il s'opposait à son salut, quoique sans le savoir, en voulant empêcher le Sauveur de mourir. C'est pourquoi, s'étant corrigé, il ne s'opposa plus à sa mort, lorsqu'il vint à parler de nouveau de ce triste sujet, mais il promit qu'il mourrait avec lui. S'il n'accomplit pas alors sa promesse, c'est qu'il n'avait pas encore atteint le troisième degré d'amour, qui consiste à aimer

Dieu de toutes nos forces. Il était instruit à aimer Dieu de toute son âme, mais il était encore faible. Il savait bien ce qu'il devait faire, mais il manquait de secours pour le faire ; il n'ignorait pas le mystère, mais il redoutait le martyre. Cet amour sans doute n'était pas encore fort comme la mort, puisque la mort le fit succomber. Mais il le devint ensuite lorsque, selon la promesse de Jésus-Christ, étant revêtu de la force d'en haut, il commença enfin à aimer avec tant de courage, que quand le conseil des Juifs lui défendit de prêcher le nom adorable de Jésus, il répondit courageusement à ceux qui lui faisaient cette défense : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes (Ac 5, 29). » C'est alors qu'il aima de toutes ses forces, puisqu'il n'épargna pas même sa propre vie pour l'amour. « Car l'amour ne peut pas aller plus loin, que de donner sa vie pour ses amis (Jn 20, 13). » Et bien, qu'il ne la donnât pas encore, néanmoins il l'exposa. Ne se laisser donc point attirer par les caresses, ni séduire par les artifices, ni abattre par les injures et les outrages, c'est aimer de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces.

6. Remarquez que l'amour du cœur est en quelque façon charnel, il inspire en effet plus d'affection au cœur de l'homme pour la chair de Jésus-Christ, et pour les choses qu'il a faites durant qu'il en était revêtu. Celui qui est plein de cet amour est aisément touché et attendri à tous les discours qui concernent ce sujet. Il n'entend rien plus volontiers, il ne lit rien avec plus d'ardeur, il ne repasse rien plus souvent dans sa mémoire, il n'a point de méditation plus douce et plus agréable. Les sacrifices de ses prières en reçoivent une nouvelle perfection, et ressemblent à des victimes aussi grasses que belles. Toutes les fois qu'il fait oraison, l'image sacrée de l'homme-Dieu se présente à ses yeux, naissant, suspendu aux mamelles de sa mère, enseignant, mourant, ressuscitant, et montant au ciel ; or toutes ces images ou autres semblables qui se présentent à l'esprit, animent nécessairement l'âme à l'amour des vertus, chassent les vices de la chair, en bannissent les attraites, et calment les désirs. Pour moi, je pense que la principale cause, pour laquelle Dieu, qui est invisible, a voulu se rendre visible par la chair qu'il a prise, et converser comme homme parmi les hommes, était d'attirer d'abord à l'amour salutaire de sa chair adorable les affections des hommes charnels qui ne savent aimer que charnellement, et de les conduire ainsi par degrés à un amour épuré et spirituel. Ceux qui disaient : « Vous voyez que nous avons quitté toutes choses pour vous suivre (Mt 19, 27), » n'en étaient-ils pas encore à ce premier degré de l'amour ? Ils ne les avaient sans doute quittées que par le seul amour de la présence corporelle de Jésus-Christ, quoiqu'il leur parlât seulement de sa passion salutaire et de sa mort, et qu'ensuite la gloire de son ascension les touchât d'une tristesse très-vive. C'est aussi ce qu'il leur reprochait. « Parce que je vous ai dit ces choses, la tristesse s'est saisie de votre cœur (Jn 16, 6). » Ainsi d'abord il les retira de tout autre amour charnel, par la seule grâce de la présence de son corps.

7. Mais il leur montra ensuite un degré d'amour plus élevé, lorsqu'il leur dit : « C'est l'esprit qui donne la vie, la chair ne sert de rien du tout (Jn 6, 6). » Je crois que celui qui disait : « Quoique nous ayons connu Jésus-Christ selon la chair, nous ne le connaissons pas pour cela (II, Cor. 5, 16), » était déjà parvenu à ce degré d'amour. Peut-être le Prophète y était-il aussi monté lorsqu'il disait : « Jésus-Christ notre Seigneur est un esprit présent à nos yeux (Lm 4, 20). » Car quant à ce qu'il ajoute : « Nous vivrons parmi les nations sous son ombre », je crois qu'il parle au nom de ceux qui commencent, pour les exhorter à se reposer au moins à l'ombre, puisqu'ils ne se sentent pas assez forts pour porter l'ardeur du soleil ; et à se nourrir de la douceur de la chair, puisqu'ils ne sont pas encore capables de goûter les choses de l'esprit de Dieu ; car je crois que l'ombre de Jésus Christ, c'est sa chair ; et c'est de cette ombre que Marie a été environnée, afin qu'elle lui servit comme d'un voile pour tempérer la chaleur et l'éclat de l'esprit. Que celui-là donc se console, cependant dans la dévotion envers la chair de Jésus Christ, qui n'a pas encore son esprit vivifiant, qui du moins ne l'a pas encore de la façon que le possèdent

ceux qui disent : « Le Seigneur Jésus Christ est un esprit présent devant nous (Lm 4, 20). » Et, « encore que nous ayons connu Jésus Christ selon la chair, nous ne l'avons pas connu véritablement (2 Co 5, 16). » Ce n'est pas qu'on puisse aimer Jésus Christ dans la chair, sans le Saint-Esprit, mais on ne l'aime pas avec plénitude. Et toutefois, la mesure de cet amour, c'est que la douceur qui en naît occupe tout le cœur, le retire tout entier à soi de l'amour des créatures sensibles, et l'affranchit des charmes et des attraits de la volupté charnelle, car c'est là aimer de tout son cœur. Autrement, si je préfère à la chair de Jésus Christ mon Seigneur, quelque autre que ce soit, quelque proche qu'elle me puisse être, ou quelque plaisir que j'en puisse recevoir, en sorte que j'en accomplisse moins les choses qu'il m'a enseignées par ses paroles et son exemple, quand il demeurerait en ce monde, n'est-il pas clair que je ne l'aime pas de tout mon cœur, puisque je l'ai divisé, et que j'en donne une partie à l'amour de sa chair sainte, et réserve l'autre pour la mienne propre ? car il dit lui-même : « celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi, et celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas non plus digne de moi (Mt 10, 37). » Donc, pour le dire en deux mots, aimer Jésus-Christ de tout son cœur, c'est préférer l'amour de sa chair sacrée à tout ce qui nous peut flatter dans la nôtre propre, ou dans celle d'autrui. En quoi je comprends aussi la gloire du monde, parce que la gloire du monde est la gloire de la chair, et il est indubitable que ceux qui y mettent leur plaisir sont encore charnels.

8. Mais bien que cette dévotion envers la chair de Jésus-Christ soit un don et un grand don du Saint-Esprit, néanmoins on peut appeler cet amour charnel, au moins à l'égard de cet autre amour, qui n'a pas tant pour objet le Verbe chair, que le Verbe sagesse, le Verbe justice, le Verbe vérité, le Verbe sainteté, piété, vertu, et toutes les autres perfections quelles qu'elles soient. Car Jésus-Christ est tout cela ; il nous a été donné de Dieu, pour être notre sagesse, notre justice, notre sanctification, et notre rédemption. Vous semble-t-il que celui qui compatit avec piété aux souffrances de Jésus-Christ, en ressent une vive douleur, et s'attendrit aisément au souvenir des choses qu'il a endurées, qu'il se repaît de la douceur de cette dévotion, et en est fortifié pour toutes les œuvres salutaires, saintes et pieuses, est touché des mêmes sentiments d'amour que celui qui est toujours embrasé du zèle de la justice, qui brûle partout d'amour pour la vérité, qui a une passion ardente pour la sagesse, qui aime par-dessus tout une vie sainte, des mœurs réglées, qui a honte de toute ostentation, abhorre la médisance, ne sait ce que c'est que l'envie, déteste l'orgueil, non-seulement fuit toute gloire humaine, mais n'a même que du dégoût et du mépris pour elle, a en abomination et s'efforce de détruire en soi toute impureté de la chair et du cœur, et enfin rejette, comme naturellement, tout ce qui est mal, et embrasse tout ce qui est bon ? N'est-il pas vrai que si on compare ensemble l'amour de l'un et de l'autre, on reconnaîtra que le premier au prix du second, n'aime en quelque façon que charnellement.

9. Néanmoins cet amour charnel ne laisse pas d'être bon, puisque, par lui, la vie de la chair est bannie, le monde est méprisé et vaincu. Dans cet amour, on avance lorsqu'il devient raisonnable, et on est parfait lorsqu'il devient spirituel. Or il est raisonnable, lorsque dans tous les sentiments qu'on doit avoir au sujet de Jésus-Christ, on se tient tellement attaché à la raison de la foi, qu'on ne s'éloigne de la pure créance de l'Église, par aucune vraisemblance contraire, ni par aucune séduction du diable, ou des hérétiques. Comme aussi, lorsque dans sa propre conduite, on se sert d'une circonspection si grande, qu'on ne passe jamais les bornes de la discrétion, soit par superstition ou par légèreté, soit par la ferveur d'un zèle immodéré et excessif. Or c'est là aimer Dieu de toute son âme, comme nous l'avons dit auparavant. Si à cela se joint une si grande force, et un secours si puissant de l'Esprit-Saint, que ni les peines, ni les tourments, aussi violents qu'ils soient, ni la crainte même de la mort ne soient pas capables de

nous faire départir de la justice ; alors on aime Dieu de toutes ses forces, et c'est là l'amour spirituel. Et je crois que ce nom convient spécialement à cet amour, à cause de la plénitude de l'Esprit qui le distingue tout particulièrement ; mais en voilà assez sur ces paroles de l'Épouse : « C'est pourquoi les jeunes filles vous aiment avec excès. » Je prie Notre Seigneur Jésus Christ de nous ouvrir les trésors de sa miséricorde, car il en est le gardien, afin que nous puissions expliquer les paroles suivantes, lui qui étant Dieu vit et règne avec le Père dans l'unité du saint Esprit par tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.³²

SEPT TEXTES BREFS

1

[Dans l'amour mutuel] il nous faut entretenir une triple préoccupation, car *Dieu est amour*. Oui, tout notre souci à l'égard de cet amour, ce doit être qu'il naisse, qu'il grandisse et qu'il se conserve. Il prend naissance si nous donnons à manger à notre ennemi, et si nous lui donnons à boire, car, *ce faisant, nous entassons des charbons ardents sur sa tête*. Ces charbons ardents, ce sont les œuvres de l'amour, qui s'amoncellent sur le diable. Car il est la tête de tous les injustes, et c'est lorsqu'il disparaît que Dieu peut naître pour eux comme leur tête, lui qui est amour. Par ailleurs, l'amour grandit si tu subviens aux besoins de celui qui est dans la nécessité, si tu acceptes de prêter à qui veut t'emprunter, si tu ouvres ton âme à ton ami. Enfin, l'amour se conserve si, par tes paroles et tes actes, tu satisfais aux désirs de ton ami, même quand ceux-ci ne paraissent pas indispensables. L'amour encore se conserve, et même augmente, quand on fait bon visage, qu'on s'exprime avec douceur, qu'on agit avec une joie rayonnante. De la sorte, l'amour qui s'exprime par le visage et la parole, se confirme en agissant avec bonté et joie. Car c'est l'action qui fait la preuve de la bienveillance.

(Bernard de Clairvaux, *Sermon divers* 121, in Saint Bernard, *Sermons divers*, t. II, Desclée de Brouwer, 1982, p. 216.)

2

S'il t'arrive d'essayer une injure, ce qu'il est difficile de toujours éviter dans nos communautés, ne va pas aussitôt rendre la pareille à ton frère par une riposte blessante, suivant les mœurs du monde. Mais évite aussi, sous prétexte de corriger ton frère, de transpercer par un mot piquant et cuisant une âme pour qui le Christ a daigné se laisser clouer sur une croix. Ne grommelle pas des reproches, ne murmure pas entre les dents, ne fronce pas le nez et ne ricane pas d'un air moqueur, ne plisse pas le front comme pour exprimer l'hostilité ou la menace. Que ton émoi

³² *Œuvres complètes de saint Bernard*, traduction nouvelle par M. l'Abbé Charpentier, Paris, Librairie Louis Vivès, Editeur, 9 rue Delambre, 1866, Tome Quatrième, p.220-226. Texte transcrit du site : [http : //www.abbaye-saint-benoit.ch/saints/bernard/tome04/cantique/cantique020.htm](http://www.abbaye-saint-benoit.ch/saints/bernard/tome04/cantique/cantique020.htm).

meure à sa source. Ne lui permets pas de se montrer au grand jour, de peur qu'il ne fasse des ravages, car il est porteur de mort. Tu pourras dire alors avec le Prophète : *J'étais troublé et je n'ai pas parlé.*

(Bernard de Clairvaux, *Sermon sur le Cantique*, 29, 5, in Bernard de Clairvaux, *Sermons sur le Cantique*, T. 2, Cerf, 1998, p. 389.)

3

Il faut chercher avant tout l'amitié (*dilectio*) de Dieu, qui est la première de toutes et la fin de toutes : elle nous fera mériter d'être aimés aussi des hommes et nous rendra savants dans l'art d'user de l'amitié des hommes. Une fois ce point bien acquis, c'est-à-dire une fois ton cœur si bien affermi que tu ne veuilles plus être aimé, si ce n'est en Dieu et pour Dieu, je suis alors tout-à-fait d'accord pour que la douceur de tes manières, l'humilité de tes services, la courtoisie de ton dévouement te concilient toute l'estime des hommes.

(Guerric d'Igny, *Troisième Sermon pour la fête de saint Benoît* 4, in Guerric d'Igny, *Sermons*, t. II, Cerf, 1973, p. 83.)

4

L'Amour l'a attirée et dirigée ; il lui a appris à marcher dans sa voie et elle l'a suivi fidèlement ; souvent fort péniblement et dans des œuvres multiples, avec bien des soupirs et d'ardents désirs, en mainte impatience et en grands déplaisirs, dans les contrariétés et dans le succès, et dans de multiples tourments ; dans la recherche et dans la supplication, dans la privation comme dans la possession, en étant enlevée et comme suspendue, dans la poursuite et dans la quête, dans la détresse et dans l'affliction, étant liquéfiée et anéantie, dans les joies comme dans les épreuves de la fidélité. Et c'est ainsi qu'elle est devenue prête à souffrir en la bonne et la mauvaise fortune. Morte ou vive, elle veut s'adonner à l'Amour, et, dans le plus profond de son cœur, elle souffre mainte douleur, et à cause de l'Amour, elle désire gagner la patrie.

(Béatrice de Nazareth, *Des sept degrés de l'amour de Dieu. La septième manière d'aimer*, in *La vie de Béatrice de Nazareth*, Oka : Abbaye Notre-Dame du Lac, 2009, p. 208s.)

5

Entre eux, ils brûlent d'une si grande charité que si cela arrive à quelqu'un d'être à une grande distance, en raison de l'utilité commune, aucune mère ne saurait désirer davantage son fils unique. Quand il revint chez lui, immédiatement avec affection fraternelle ils s'empressent d'embrasser son cou, accomplissant ce que le Seigneur a dit dans l'Évangile : *vous serez vraiment mes disciples, si vous avez de l'amour les uns aux autres.*

(D'un coutumier non identifié, édité dans les *Vetera Analecta* de Jean Mabillon.)

6

Frères, que l'âme aille n'importe où, vers le bien ou vers le mal, elle n'y va jamais que par l'amour. Si elle aime les choses passagères et caduques, qui sont d'une nature inférieure à la sienne, elle s'abaisse évidemment en dessous d'elle-même. Si, par contre, elle tourne tout son amour vers elle-même, c'est comme si elle se tenait en elle-même ; et, puisqu'elle est misérable, aussi longtemps qu'elle n'aimera qu'elle-même elle ne pourra qu'être misérable. Mais si l'homme élève vers Dieu tout son cœur, tout son amour, alors il s'élève *au-dessus de lui-même* ; et puisque Dieu est la véritable béatitude (*beatitudo*), l'homme alors ne peut qu'être heureux.

(Ælred de Rievaulx, *Sermon pour l'année 43*, 30, in Ælred de Rievaulx, *Sermons pour l'année, 3, deuxième collection de Clairvaux, Sermons* 29 à 46, Oka : Abbaye Notre-Dame du Lac, 2002, p. 186s.)

7

Ayant reçu cette grâce dont nous avons parlé, en vertu de laquelle ils habitent en un même lieu, ils jouissent d'eux-mêmes en Dieu et de Dieu en eux-mêmes. Ils sentent si bien apaisées toutes les contradictions de la chair elle-même que leur corps tout entier n'est plus pour eux que l'instrument de leurs œuvres bonnes. Car, bien qu'ils soient dévorés par les misères et les infirmités de la chair, cependant ils se fortifient davantage dans leur homme intérieur. [...] Par l'expression du visage et leur comportement, par la beauté de leur vie, de leurs mœurs et de leurs actions, et aussi par leurs services réciproques ou leur dévouement et leur bon accueil, ils s'entendent et s'unissent si bien dans leur amabilité pleine de grâce que vraiment ils ne forment plus qu'un cœur et qu'une âme. Par la pureté de leur conscience et par l'aménité de leurs mutuels rapports, ils ébauchent déjà la gloire future de leurs corps qu'ils obtiendront pleinement dans la vie future et éternelle.

(Guillaume de Saint-Thierry, *De la nature et de la dignité de l'amour* 51, Paris, J. Vrin, 1953, p. 133-135.)

QUATRE PENSÉES

1



Père Agustín Romero Redondo (Huerta)

Date de naissance : 8 décembre 1936

Date d'entrée : 27 septembre 1955

Email : agustin@monasteriohuerta.org

Très suggestif pour parler de la fraternité, le texte de départ, celui de saint Bernard sur l'amour de Dieu et l'amour envers Dieu : si tu aimes Dieu, aime ton frère. C'est une réalité dans la vie normale. Si on s'ouvre au mystère du Dieu amour, on ressent la nécessité d'aimer le frère ; si on n'aime pas le frère, la relation avec Dieu s'affaiblit.

J'ai vécu dans l'atmosphère d'une communauté pauvre à bien des égards, avec les frottements humains propres à toute vie ensemble, les affrontements de toute sorte des uns avec les autres, les difficultés, envies, jalousies, murmures, où parfois, triomphent l'égoïsme et l'isolement, quelque chose qui arrive dans n'importe quelle communauté.

Mais dans la réalité profonde de la communauté où je vis, bien qu'elle ne cesse d'être « l'armée fraternelle » (RB 1, 5) (bien éprouvé dans le combat fraternel), je constate, dans mes premières années de vie monastique, que la communauté avait fait depuis ses débuts un chemin de réconciliation et de communion. L'expérience de l'amour de Dieu se vivait sans plus, et on percevait que l'on était accepté, aimé et estimé. Les gens du dehors remarquaient que, dans la communauté, nous nous aimions.

Le travail réalisé par la communauté est perceptible dans le fait que les anciens, malgré leur passé, ont atteint un calme apaisé, plein d'amabilité et aussi de tendresse, qui rayonne pour les jeunes la paix et le bonheur. Finalement, on constate que nous sommes la sainte Église, l'Épouse de l'Agneau, la nouvelle humanité qui chemine vers sa plénitude, au milieu des difficultés et des misères.³³

³³ Traduction : Sœur Anne Morin (Laval).



Sœur Josepha Chang [Hye-Kyung Chang] (Sujong)

Date de naissance : 19 février 1958

Date d'entrée : 13 décembre 1988

Email : trappistkr@gmail.com ou trappist2@hanmail.net

Aimez donc le Seigneur votre Dieu d'une affection de cœur [*cordis affectus*] pleine et entière ; aimez-le de toute la sagesse et de toute la vigilance de la raison ; aimez-le de toutes les forces de l'esprit, en sorte que vous ne craigniez pas même de mourir pour l'amour de lui, ainsi qu'il est écrit : *L'amour est fort comme la mort, et le zèle fervent, inflexible comme l'enfer* (Ct 8, 6).

Cette phrase me fait toujours autant trembler que la première fois où je l'aie entendue. C'est cette formulation qui m'a fait réaliser que le voyage spirituel est un processus d'intégration plutôt qu'un développement sans fin.

Aimer Dieu de tout son cœur, de toute sa raison et de toute sa force amène des transformations de l'être humain. Dans mon expérience, quand ces trois thèmes s'intègrent, il y a du changement, surtout dans le domaine du désir et des désirs. Comme la polarité de deux aimants, qui ont été habitués à se rejeter l'un l'autre, et qui maintenant s'attirent l'un l'autre.

Mais il reste une forte tension et une distance entre eux. Dans cette distance, vous pouvez réaliser quelle capacité de narration personnelle et humaniste vous avez. Il y a une très grande distance entre la personne qui désire et l'objet de son désir, cependant tout au long de l'histoire le désir a joué un rôle actif, même s'il n'est pas reconnu. À cause de cela, l'art est né, la science s'est développée, les fermiers ont été productifs, et de nouveaux bébés sont nés. Il y a certaines personnes qui se sont exclues elles-mêmes de cette tension car elles n'ont pas pu réduire la distance infinie. Le résultat est une perte de vitalité, la désolation dans la vie.

Mais un saut sans but ne se termine jamais en vain. Dans le bref moment où l'effort de la tension peut être relâché, le désir et les désirs deviennent un. De plus ce n'est pas la fin.

L'unité,
là où vous pouvez désirer sans convoiter,
et là où la convoitise désire mourir dans l'autre.³⁴

³⁴ Traduction : Sœur Laurence Gouezin (Campénéac).



Père Justin Muzindusi Kanumbu (Mokoto)

Date de naissance : 3 septembre 1979

Date d'entrée : 1999

Email : justinkanumbu@gmail.com

C'est avec grande humilité que je vous livre ici ma petite expérience sur la *schola dilectionis*. Le saint affirme que « ce qui attire le plus l'amour pour le Seigneur Jésus n'est rien d'autre que le calice qu'il a bu, l'œuvre de notre rédemption ». En effet, l'amour de Dieu se présente à moi comme une exigence, surtout en considérant ce que Jésus a fait pour moi : « ma vie », « mon intelligence », et « ma vocation », tout cela vient de Dieu. En relisant mon histoire, je ne peux m'empêcher d'y découvrir la main de Dieu.

Je suis né le 3 septembre 1979 dans une famille de huit enfants, quatre garçons et quatre filles, tous mariés. Mon père, qui était chef d'une colline, et ma mère, très charmante, nous ont élevés dans un esprit de liberté. J'ai rejoint la vie monastique en 1999, fait profession solennelle en 2005 et reçu l'ordination en 2013.

Je découvre la communauté comme un lieu où mon amour est purifié chaque jour. Mon père maître me reprochait d'être attaché à la famille : ce passage, cet arrachement, cette désappropriation, je les ai vécus dans la douleur et la confiance. En effet, entre le vouloir et le faire il y a un écart. La vie monastique est un chemin pascal à la suite du Christ. Aimer sans retour sur soi, voilà qui nous dépasse. La communauté fraternelle met en évidence l'amour divin. Tout est dit dans le double commandement de l'amour. C'est merveilleux d'unir l'amour de Dieu et du frère !



Sœur Kathleen O'Neill (Mississippi)

Date de naissance : 29 octobre 1953

Date d'entrée : 6 juillet 1979

Email : Kathleen@mississippiabbey.org

Mes désirs intérieurs autour de l'amour ont changé suite à l'expérience de conversion qui m'a conduite au monastère, une expérience forte de l'amour de Dieu. Tout d'un coup, le désir d'aimer a pris le dessus et a submergé mon désir d'être aimée. Bien sûr, est resté et reste encore en moi ce besoin d'être l'objet de l'amour des autres, pour toutes sortes de mauvaises raisons. Mais l'énergie intérieure de ma vie monastique, c'est le goût de ce don bien plus désirable qu'est la puissance d'aimer.

Dans ce magnifique commentaire du premier commandement de l'amour, Bernard offre beaucoup qui peut être mis en pratique. Une ligne qui reste avec moi est celle-ci : « que votre amour soit fort et constant, sans céder à la peur ni (ma tentation personnelle) résister au dur travail (spirituel). » Je pense comprendre qu'il nous parle de nous hâter d'aimer tendrement et avec force. Ce que Bernard veut dire par aimer sagement, je ne suis pas sûre de le saisir, mais les nombreux exemples qu'il donne, surtout ceux de la vie de Jésus, sont une grande source pour examiner ma propre vie.

Mais davantage que tout conseil pratique ou encouragement pour renouveler mes propres efforts, le don reçu de ce sermon est que Bernard éveille mon désir d'aimer. Lorsqu'il parle de l'expérience d'aimer, quelque chose en moi dit, « oui, oui ! C'est cela que je veux, c'est cela le véritable sens de ma vie. » Et je sens ma confiance se renouveler en ce que ce don étonnant que le Père veut me faire, ce don d'aimer de l'amour même de Dieu, sera un jour le mien d'une manière qui surpasse tout ce que je peux espérer et imaginer.³⁵

³⁵ Traduction : Sœur Claire Bouttin (Redwoods).

POUR VOTRE CARNET DE NOTES

1. Écrivez trois points ou idées que cette Unité a fait surgir en vous et dont vous voudriez vous souvenir.
2. Si cela vous dit, écrivez une réponse personnelle sur les points étudiés dans ce dossier. 250 mots seront suffisants.
3. Si vous voulez partager cet essai, vous pouvez l'envoyer à Père Michael Casey, (Tarrawarra) : experientia.editor@gmail.com. S'il-vous-plaît, mettez une photo de vous-même, avec votre nom et adresse du monastère, votre date de naissance, la date de votre entrée, et votre adresse électronique personnelle.

QUELQUES LECTURES POUR APPROFONDIR

Charles Dumont, *L'amour fraternel dans la doctrine monastique d'Aelred de Rievaulx*, dans *Collectanea Cisterciensia* 51 (1989) 79-88.

Bernardo Olivera, "Aspects of the Love of the Neighbor in the Spiritual Doctrine of saint Bernard," *CSQ* 26 :2-3 (1991), pp. 107-119, 204-226.

Patrick Ryan, "*Sensus Amoris* : The Sense of Love in Two Texts of William of St Thierry," *CSQ* 40.2 (2005), pp. 163-172.

